PAU

EINE

VORGRIECHISCHE INSCHRIFT

VON

LEMNOS.

VON

DR. CARL PAULI.

MIT EINER LITHOGRAPHIERTEN TAFEL.

JOH BARTH.

Librairie Internationale
LORENTZ & KEIL
457, Grand' rue de Péra, 457
Vis à vis le Passage Oriental
CONSTANTINOPLE.

134

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

EINE

VORGRIECHISCHE INSCHRIFT

VON

LEMNOS.

VON

DR. CARL PAULI.

MIT EINER LITHOGRAPHIERTEN TAFEL.

ΚΑΙ ΤΟΥΔΕ ΚΤΗΤΩΡ ΞΕΝΟΦΩΝ Α. ΣΙΔΕΡΙΔΗΣ ΕΝ ΚΩΝΙΠΟΛΕΙ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ ΑΡ 2814 ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΣΙΔΕΡΙΔΟΥ

LIBRAIRIE DES P... J. DRAGAN... PÉRA Place du Tunnel 525

ΑΚΑΔΗΜΙΑ

LEIPZIG
JOHANN AMBROSIUS BARTH.
1886.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

Druck von Metzger & Wittig in Leipzig.

Vorrede.

Am 14. d. M. erhielt ich von Bugge unter Kreuzband dessen Abhandlung „Der Ursprung der Etrusker durch zwei lemnische Inschriften erläutert.“ Ich habe ihm noch am selben Tage je einen Korrekturabzug der ersten drei Bogen dieser meiner vorliegenden Arbeit, welche bereits gesetzt waren, zugeschickt, um durch sein eigenes Zeugnis konstatieren zu können, dass die Beziehungen der Lemnos-Inschrift zum Etruskischen, bezüglich deren wir im wesentlichen übereinstimmen, von einem jeden von uns unabhängig gefunden seien. Weiter als auf diese Partie unserer Arbeiten freilich erstreckt sich unsere Übereinstimmung nicht. Ich kann weder seiner Deutung der Lemnos-Inschrift, noch den daraus gezogenen Folgerungen irgendwie zustimmen und habe daher meine Arbeit in allen ihren Teilen so gelassen, wie sie war.

Leipzig, den 18. Mai 1886.

Carl Pauli.

Die verschiedenen Serien etruskologischer Schriften von Deecke und mir sind in derselben Weise citiert, wie ich es in dem Vorwort zum dritten Hefte meiner „Altitalischen Studien“ angegeben, nämlich als:

etr. Fo. I—IV. = Deecke, Etruskische Forschungen. Stuttgart, A. Heitz.

etr. Stu. I—III. = Pauli, Etruskische Studien. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.

etr. Fo. u. Stu. I. und folgende = Deecke (und Pauli), Etruskische Forschungen und Studien. Stuttgart, A. Heitz.

altit. Stu. I. und folgende = Pauli, Altitalische Studien. Hannover, Hahn.

altit. Fo. I. = Pauli, Altitalische Forschungen. Erster Band. Die Inschriften nordetruskischen Alphabets. Leipzig, J. A. Barth.

Mit heutiger Post (15. Februar 1886) geht mir aus Paris von Bréal, dessen freundliche Unterstützung ich schon so oft zu erproben Gelegenheit gehabt habe, eine Sendung zu, die mir von einer so ausserordentlichen Wichtigkeit zu sein scheint, dass ich mich für verpflichtet halte, dieselbe ungesäumt auf ihre möglichen Konsequenzen hin zu untersuchen und zu besprechen. Es ist dies ein Abzug des ersten Bogens von Band 10 des Bulletin de Corréspondance hellénique, enthaltend einen Artikel unter dem Titel: „Bas-relief de Lemnos avec inscriptions". Dieser giebt einen kurzen Bericht der Herren G. Cousin und F. Durrbach über einen Stein, den sie selbst in Lemnos gefunden haben, nebst einigen daran angeschlossenen Bemerkungen Bréals. Da das Ganze nur einige Seiten umfasst, so scheint es mir am zweckmässigsten, die Arbeit der genannten französischen Gelehrten hier zunächst wörtlich aufzuführen, um dann meinerseits einige Erörterungen und Erläuterungen daran anzuknüpfen. Der Artikel lautet:

BAS-RELIEF DE LEMNOS AVEC INSCRIPTIONS.

Nous donnons ci-dessous le fac-simile, d'après un estampage, d'un monument fort curieux que nous avons découvert à Lemnos.

La pierre a été trouvée au village de *Kaminia*. Ce village, il est important de le remarquer, est situé à une heure et demie du rivage le plus proche; cet éloignement et le poids de la pierre empêchent de supposer qu'elle ait été transportée d'un autre point en cet endroit.

C'est un gros bloc rectangulaire, en pierre jaunâtre et poreuse, taillé avec régularité, légèrement brisé à la partie inférieure; il mesure $0^{m}.95$ dans sa plus grande dimension; la largeur est de $0^{m}.40$, et l'épaisseur de $0^{m}.14$.

La pierre porte deux inscriptions. L'une est gravée sur l'une des grandes faces; elle entoure la tête d'un guerrier, dont le haut du corps est représenté, et qui tient une lance au poing. La seconde, qui compte trois lignes, occupe la face latérale, à droite de la précédente.

Les caractères de ces deux inscriptions sont tracés avec beaucoup de soin et de netteté; les plus grands ont jusqu'à $0^{m}.05$ de hauteur. La gravure est en général très profonde; et, pour la plupart des lettres, il n'y a aucune difficulté de lecture. On ne peut guère hésiter que sur la fixation de certains de points qui séparent les différents mots.

L'alphabet des deux inscriptions est en général le même. Signalons cependant quelques différences. La forme circulaire des lettres ○ ⊙ ⊕ ⊗ et Φ est particulière à la première inscription; la seconde emploie les signes □ ◫ ⊟ et ⊞. Celle-ci est aussi la seule qui donne la forme ϟ.

M. Bréal a bien voulu nous communiquer, au sujet de ce curieux document, quelques observations qu'on nous saura gré de reproduire ici.

Les signes ↑ et ↓ doivent être la même lettre.

◫ est sans doute φ.

⊟ correspond, dans la seconde inscription, au ⊗ de la première.

Les signes ↴ et ↱ représentent peut-être le ζ; en tous cas, c'est l'attribution la plus probable.

La première inscription doit être lue, semble-t-il, en commençant par la ligne de droite; cette ligne va de droite à gauche; elle se continue par les lignes de la partie supérieure qui sont tracées βουστροφηδόν; arrivé au dernier mot ζιϝαι, il faut reprendre à la dernière ligne de gauche, qui va de droite à gauche et continuer, à la ligne supérieure, dans le même sens.

La deuxième inscription est gravée βουστροφηδόν; dans l'une des lignes, les lettres sont placées la tête en bas par rapport aux deux autres lignes. (Cf. Rœhl, *I. G. A.*, 340; *Bull. de Corr. hellén.*, III, p. 3 et sv., inscription de Délos).

Voici, d'après M. Bréal, comment il conviendrait de lire ces deux inscriptions:

Ηολαιε ⋮ ζ ⋮ ναφοθ
ζιαζι :
μαραζ ⋮ μαF
σιαλχFει [:] ζ ⋮ αFι : ζ
5 εFισθο ⋮ ζεροναιθ [⋮]
ζιFαι
Fαμαλασιαλ ⋮ ζεροναι ⋮ μοριναιλ
αχερ : ταF [:] αρζιο

Ηο[λ]αιF[ζ]ι : φοκιασιαλε ⋮ ζεροζαιθ : εFισθο
: τοFερο[μ]α-
ρομ : Ηαραλιο : ζιFαι : επ[τ]εξιο : αραι :
τιφ : φοχε :
ζιFαι : αFιζ : σιαλχFιζ : : μαραϋμ : αFιζ :
αομαι

Nous devons indiquer tout d'abord quelques defférences entre le texte reproduit par la photographie et la transcription que nous en proposons.

1re inscription, l. 3. L'estampage et l'une de nos copies portent μαραζ; l'autre copie donne μαραϋ. Dans la 2me inscription, à la l. 3, l'estampage et une copie donnent μαραϋμ, l'autre copie μαραζμ. Ces deux mots sont évidemment les mêmes; nous ne pouvons indiquer avec certitude quelle lecture il faut adopter dans les deux cas. On se rendra compte, en se reportant aux fac-simile, que les deux lettres peuvent être facilement confondues.

l. 5. Nos deux copies s'accordent à marquer après le mot ζεροναιθ, trois points (⋮) qui n'ont pas été reproduits par l'estampage.

l. 8. Entre le F et l'α, nos copies marquent deux points (:), non reproduits par l'estampage.

2me inscription, 1re ligne. La pierre a été légèrement entamée dans l'angle de droite vers le haut de l'inscription. Aussi avons-nous cru devoir restituer, à la troisième lettre, un λ; cf. le premier mot de l'inscription précédente. Peut-être, d'après la même analogie, faut-il remplacer dans le même mot le F par un ε.

Même ligne. Dans le dernier mot nous restituons un μ que portent nos deux copies; il est facile de comprendre que le dernier jambage de la lettre (Μ) ait pu disparaître dans l'estampage.

L. 2. Après le π nos copies portent un T; les trois points donnés par l'estampage sont certainement le reste du jambage vertical.

A la fin de la même ligne, le fac-simile et une de nos copies donnent un trait qui est peut-être le reste d'une lettre disparue.

Pour ce qui est du texte, voici encore quelques remarques de M. Bréal:

φοκε se retrouve au commencement de φοκιασαλε.

La fin de ce dernier mot est à rapprocher de Fαμαλασιαλ et de σιαλχFει.

τιφ et ζ représentent peut-être des chiffres.

Quoiqu'il y ait jusqu'à huit mots répétés, le texte ne présente rien qui permette un essai de déchiffrement.

De quelle langue peut-on rapprocher ce document?

1°. — On pourrait songer à un dialecte thrace. Cette hypothèse est suggérée surtout par la proximité du pays: mais on ne connaît la langue thrace que par des documents trop rares et trop douteux pour qu'il soit possible d'essayer une assimilation. M. Bréal signale, à l'appui de cette hypothèse, deux noms propres qu'on peut à la rigueur entrevoir dans nos textes: Σιαλέται, nom d'un peuple thrace (Dio Cass. LIV, 34), et Ζηράνιοι (?) cité par Théopompe (ap. Steph. Byz. s. v.).

2°. — Quelques particularités très remarquables offrent un rapprochement inattendu avec l'étrusque. La plus importante, c'est que, dans un document qui compte près de deux cents lettres, l'alphabet ne présente ni β, ni γ, ni δ. — En outre, le mot ζιϜαι se retrouve en étrusque; les signes Ψ et ↓, qui pourraient d'ailleurs venir d'un emprunt simultané fait à l'alphabet grec, sont communs aux deux langues. D'autres coïncidences encore sont frappantes: lec mots finissant en λ, αλ, αλε, la désinence κε dans φοκε, etc.

Malgré ces rapprochements, M. Bréal est disposé à rejeter l'hypothèse étrusque, à cause de la présence de la voyelle ο, inconnue à l'étrusque, et surtout en raison de l'éloignement.

Cette dernière difficulté n'est peut-être pas décisive. Les auteurs anciens disent que les Etrusques viennent de Lydie. Plusieurs même, en particulier Thucydide (IV, 109); Strabon (V, 2, 4); Plutarque (*Mor.* p. 305 et 365); (cf. Fr. Hist. Gr. III, 10, 30) affirment que Lemnos et Imbros furent colonisées par des Tyrrhéniens ou Pélasges qui y demeurèrent jusqu'à la conquête athénienne (510 av. J.-C.). Ce serait à cette famille de la race étrusque qu'on pourrait attribuer notre inscription : on expliquerait ainsi à la fois les conformités et les différences des deux langues.

Nous ne proposons cette hypothèse que sous toutes réserves, et tout en reconnaissant qu'elle est loin d'être suffisamment établie pour prendre place dans la science.

G. COUSIN. F. DURRBACH.

Was zunächst die Lesung der Inschrift betrifft, so scheint es mir, als ob einige Punkte derselben zu Zweifeln Anlass geben könnten. Dass einzelne Buchstaben unvollständig seien, bemerken bereits die französischen Gelehrten selber, und sie verweisen auch bereits auf das teilweise Entsprechen der Inschriften A. und B. als ein Mittel der Herstellung.

Dass ein solches teilweises Entsprechen wirklich vorliege, kann nicht zweifelhaft sein. Die Wiederkehr der Formen μαραζ, σιαλψειζ (resp. σιαλψιζ), αϜιζ, εϜισθο, ζιϜαι in beiden

Inschriften zeigt das deutlich genug. Grade aus dieser Wiederkehr nun aber können wir die Zufälligkeiten des überlieferten Textes berichtigen.

So ergiebt sich zunächst aus dem *h*ολαιε in A., dass in B. *h*ολαιȩ̣ζι zu lesen sei. Von dem *h* fehlt der obere Teil, von dem λ, wie schon die französischen Gelehrten vermuten, gleichfalls der obere Strich. Aber auch die letzten drei Buchstaben sind unvollständig, an dem letzten und vorletzten fehlt gleichfalls der obere Teil, so dass sich ζι als zu lesen ergiebt, während der drittletzte des einen Seitenstriches entbehrt und somit als ε zu lesen ist.

Ebenso fehlt, wie die französischen Gelehrten aus ihren Kopieen bestätigen, ein Seitenstrich an dem vorletzten Buchstaben von Zeile 1. der Inschrift B., so dass also hier τοFερομα, nicht -ονα, zu lesen ist.

Verstümmelt ist auch das vierte Wort in Zeile 2. der Inschrift B., denn dass hier die Punkte keine Punkte seien, sondern Reste eines *t*, wie beide Kopieen der Herausgeber haben, sagen letztere selbst, und ebenso fehlt an dem *p* desselben Wortes, welches also als επτεζιο (so auch Bréal) zu lesen ist, der oberere Seitenstrich links.

Unvollständig ist endlich auch der Schluss der mittleren Zeile von B. Auch hier vermuten bereits die französischen Herausgeber in dem Strich mit vollem Rechte Reste eines Buchstaben, was mir auch für die Punkte in demselben Worte zu gelten scheint. Bezüglich dieser Punkte läge es am nächsten, in ihnen Reste eines ι zu vermuten. Dann aber ergäbe sich der Diphthong ει und ein solcher ist, wie sich weiter unten ergeben wird, nicht ohne Bedenken. Er scheint zwar in σιαλψFειζ der Inschrift A. vorzuliegen, aber auch hier ist er, wie sich gleichfalls weiter unten zeigen wird, nicht genügend gesichert. Ich glaube daher, dass die Punkte eher Reste eines ϒ oder ϒ sind, wie sie in derselben Zeile in dem Worte επτεζιο (cf. soeben) solche eines Τ sind. Der auf die Punkte dann noch folgende Strich passt für keinen anderen Buchstaben, als für ein σ von

der Form ⟩, wie es in σιαλψFιζ und φοκιασιαλε derselben Inschrift erscheint, nur dass es in unserem Worte die linksläufige Gestalt ⟨ haben würde. Ich möchte daher glauben, dass unser Wort als φοκελς oder φοκενς zu lesen sei.

Aber die Inschrift hat nicht bloss Buchstaben, welche beschädigt sind und denen Striche fehlen, sondern auch solche, welche Striche zu viel haben.

Ich habe kürzlich Gelegenheit gehabt, in Italien etwa 1000 etruskische Inschriften im Original zu sehen und zu kopieren, und es ist gradezu erstaunlich, wie oft man bei einem solchen Geschäfte die Wahrnehmung macht, einerseits, wie gross die Zahl der rein zufälligen Striche und Punkte in den Inschriften ist, andrerseits, wie oft sich die Herausgeber durch solche Zufälligkeiten haben irre führen lassen, obwohl in den allermeisten Fällen sich solche Punkte und Strichelchen mit Leichtigkeit aus ihrer Beschaffenheit als blosse Zufälligkeiten erkennen liessen, zumal wenn ausserdem noch innere Gründe die richtige Lesung an die Hand gaben, wie hier in unserem Falle das schon erwähnte teilweise Entsprechen des Textes in beiden Inschriften es thut.

Insbesondere verdächtig sind in dieser Hinsicht zunächst die beiden Zeichen ⟙ und ⟘ in B., mit denen auch Bréal nichts anzufangen gewusst hat, sofern er sie durch φ und υ wiedergiebt. Beide Zeichen sind meines Erachtens gar nicht vorhanden, sondern nichts anderes als ⟙, resp. ⟘ mit zufälligen Rissen, wie denn ja auch die eine der Kopieen der französischen Gelehrten in der That μαραζμ giebt. Ein ganz ebensolcher zufälliger Seitenstrich, nur an anderer Stelle angesetzt, findet sich auch in dem αFιζ der Inschrift B., wo die richtige Lesung gleichfalls von der Inschrift A. an die Hand gegeben wird.

Aus der Richtigstellung dieser beiden Formen μαραζμ und αFιζ folgt dann wegen der Form des Buchstaben weiter auch, dass in B. τιζ die richtige Lesung sei. Entstellt ist weiter auch der fünfte Buchstabe des dritten Wortes in B., welches Bréal als ζεροζαιθ wiedergiebt. Das εFιαθο : ζεροναιθ

in A. zeigt, dass wir auch hier ζερογαιθ : εFιοθο zu lesen haben und dass also an dem oberen Seitenstrich des Buchstaben die Umbiegung fehlt, der untere Querstrich hingegen ein zufälliger ist.

Wie hier die Striche, so sind auch manche der in der Überlieferung erscheinenden Punkte zufällig und bedeutungslos. Als solche zufälligen Punkte ergeben sich in A. diejenigen, welche sich in σιαλψFει·ζ und αFι:ζ zeigen, nach den entsprechenden Formen αFιζ σιαλψFιζ in B. Ebenso halte ich für bedeutungslos noch die beiden Punkte in Fα·μ·αλασιαλ, welches, nach dem φοχιασιαλε in B. zu urteilen, eine einzige Form ist. Endlich ist es mir auch unsicher, ob die beiden Punkte, welche die Kopieen der französischen Gelehrten, nicht jedoch der Papierabklatsch, zwischen ταF und αρζιο in Zeile 8. von A. geben, wirkliche Punkte und nicht vielmehr bloss zufällige Vertiefungen seien. Das ταFαρζιο macht auf mich, dem επτεζιο in B. entsprechend, den Eindruck, ein einziges Wort zu sein.

Aber nicht bloss in einzelnen Buchstaben finden sich Unvollständigkeiten oder entstellende Risse, sondern es giebt auch direkt und geradezu Fehler in dem Texte, wie er uns überliefert vorliegt. Die Inschrift A. nämlich enthält, so wie sie überliefert wird, mehrere augenscheinliche Fehler. Ich hatte, um selber die Lesung nachprüfen zu können, den Versuch gemacht, einen Papierabklatsch zu erhalten, doch ist ein solcher leider zur Zeit nicht zu beschaffen. Ich kann daher nicht konstatieren, ob diese Fehler dem Steinhauer oder den Herausgebern zur Last fallen, vermute aber das erstere, teils weil mir durchaus kein Grund vorzuliegen scheint, an der Akribie der französischen Gelehrten zu zweifeln, teils aus dem Vorhandensein der Inschrift B. Letztere ist im wesentlichen eine, wenn auch etwas gekürzte, Wiederholung von A., wie schon mehrfach erwähnt wurde. Die Inschrift B. aber ist von beiden die jüngere. Es folgt dies sowohl aus ihrer Stellung auf der einen Seitenfläche des Steines, während A. auf der Bildfläche steht, als auch aus den Buchstaben-

formen, welche zwar im wesentlichen dieselben sind, wie in A., aber doch bereits in dem ⊟ für ⊕ einen jüngeren Zug zeigen, sofern das Kreuz sich zum blossen Querstrich, dem Übergange zum Punkt, vereinfacht hat.

Dieser Annahme, dass B. jünger sei, könnte man versucht sein, zwei Gegengründe entgegenzusetzen. Der erste derselben ist der, dass die Inschrift B. das σ zweimal in der Gestalt ϟ (in φοκιαϟιαλε und ϟιαλψϜιζ) hat, welche „im Gebrauche dem ≶ vorhergeht" (Kirchhoff[3] 76), während A. nur die Form ≶, resp. ≷ gebraucht. Aber dieser Umstand wiegt, wie ich glaube, nicht zu schwer. Auch B. kennt die Form ≶ (in εϜιϟθο), und da gerade in B. vielfach Striche verwischt sind (cf. oben pag. 6), so sind wir keineswegs sicher, ob das nicht auch bei den beiden ϟ der Fall sei und somit nur zwei unvollständige ≶ vorliegen. Aber sei auch das ϟ in der That vollständig erhalten und richtig überliefert, so zeigt doch grade sein Vorkommen neben ≶ in derselben Inschrift, dass diese in eine Übergangszeit fällt, wo beide Formen neben einander gebräuchlich waren. Da man nun wohl anzunehmen hat, dass die Inschrift B. von einem anderen Steinhauer eingehauen sei, als dem, der die fehlerhafte A. lieferte, so kann das ϟ lediglich individuelle Gewöhnung eines vielleicht älteren Meisters sein, braucht also für das höhere Alter der Inschrift selbst nichts zu beweisen.

Den zweiten Gegengrund könnte man darin finden wollen, dass für die Buchstaben ο, θ, φ in B. die eckigen Formen □, ⊟, ⊡ ⊞, in A. hingegen die runden ○ ⊙, ⊕, ⌽ erscheinen. Aber auch dieser Gegengrund ist nicht stichhaltig. Ob diese Buchstaben rund oder eckig gebildet sind, hängt nicht von dem Alter der Inschrift ab, sondern von dem Material, in welches die Inschrift eingehauen oder eingegraben ist. Schon altit. Fo. I, 53. habe ich darauf hingewiesen, dass hartes und sprödes Material die eckige Form hervorruft, während auf weichem die gewöhnliche runde erscheint. Vielleicht ist auch bei unserem Steine ein Unterschied in dieser Beziehung vorhanden, sofern die Inschrift A. mit der Faser, wenn ich

so sagen soll, B. gegen die Faser zu arbeiten war, was natürlich nur durch Autopsie eines Sachverständigen entschieden werden kann. Oder aber die eckigen Formen können auch in derselben Weise, wie soeben das ϟ, wieder individuelle Gewöhnung eines persönlich älteren Steinhauers sein.

Es scheinen mir somit beide Gründe für das höhere Alter von B. nicht recht beweisend.

Ist also B. eine, freilich nur um etwas, jüngere Wiederholung von A., so liegt die Frage nahe, welches denn der Grund für eine solche Wiederholung gewesen sei, und da liegt es andrerseits ebenso nahe, diesen Grund in irgendwelcher fehlerhaften Beschaffenheit der ursprünglichen Inschrift zu suchen. Und solche ganz augenscheinlichen Fehler sind nun in derselben in der That vorhanden. Der wichtigste und schwerste derselben ist folgender. In B. findet sich die Wendung αFιζ : σιαλψFιζ : μαραζμ : αFιζ. Wie sich weiter unten aus inneren Gründen ergeben wird, ist dieselbe in dieser Gestalt richtig und fehlerfrei. An ihrer Stelle nun erscheint in A. folgendes: σιαλψFειζ : αFιζ : μαραζ : μαF. Bei der wesentlichen Identität von A. und B. kann man nicht zweifeln, dass hier dieselben Worte vorliegen, wie oben. Es zeigen sich dabei aber folgende Abweichungen: für σιαλψFιζ hat A. σιαλψFειζ, die Interpunktion steht statt hinter μαραζμ : zwischen dem ζ und dem μ, welchletzteres dann mit dem folgenden αF verbunden ist, dieses αF selbst aber ist nur ein unvollständiger αFιζ. Alle diese Abweichungen sind also für Fehler zu halten.

Wir ersehen aus ihnen zunächst, dass die Interpunktion in A. nicht verlässlich ist, und dies finden wir denn auch anderweit bestätigt. Ich meine damit natürlich nicht die schon oben erörterten Fälle, in denen Vertiefungen in der Oberfläche des Steines als scheinbare Punkte auftreten, sondern habe die wirkliche Interpunktion im Auge. Hier aber bietet A. noch einen zweiten Fall, wo, dem μαραζ : μ statt μαραζμ ganz entsprechend, ein Buchstabe fälschlich durch Interpunktion von einem Worte abgetrennt ist. Dem *hολαιεζι* von B. entspricht in A. ein *hολαιε : ζ*. Beide Formen halte ich, was

weiter unten begründet werden wird, für grammatisch identisch, und ebendeshalb wird, wie ich meine, statt *ho*λαιε : ζ vielmehr *ho*λαιεζ zu lesen sein.

Damit dürften wir dann den richtigen Text gewonnen haben.

Es fragt sich nun weiter, in welcher Reihenfolge die einzelnen Teile der Inschriften zu lesen seien, resp. wie viele solcher Teile anzunehmen seien. Hierin glaube ich in einigen Punkten von den französischen Gelehrten abweichen zu müssen.

Zunächst beobachtet man in der Inschrift A., dass die Inschrift rechts sich mit ihrem Schlusswort ζιαζι um die mittlere Inschrift herumwindet. Daraus folgt, dass eben diese mittlere Inschrift bereits eingehauen war, bevor die zur Rechten eingehauen wurde. Diese mittlere Inschrift selbst aber ist von unten nach oben zu lesen. Das wird zunächst rein äusserlich dadurch gestützt, dass auch die linke Inschrift von A., so wie die beiden linken Zeilen von B. von unten nach oben zu lesen sind. Weiter folgt es aus der Interpunktion vor μαραζ, die, wenn μαραζ das erste Wort der Inschrift wäre, keinen Sinn hätte. Endlich wird es auch bestätigt durch das schon oben erwähnte Entsprechen der Worte αFιζ : σιαλψFιζ : μαραζμ : αFιζ von B. und σιαλψFειζ : αFιζ : μαραζ (:) μ [:] αF [ιζ] von A. Diese Worte können, wie sich weiter unten bei der Behandlung der Sprache ergeben wird, nur in dieser Reihenfolge gelesen werden.

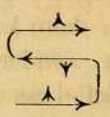
Aus allen diesen Indizien also ergiebt sich mit Sicherheit, dass der mittlere Teil von A. von unten nach oben zu gelesen sei. Ist das aber der Fall, dann kann das ζιFαι nicht zu der mittleren Inschrift gehören, sondern muss zu der linken gezogen werden. Daraus folgt dann aber weiter, dass die mittlere Inschrift auch bereits vorhanden war, bevor die linke eingemeisselt wurde, denn das letzte Wort dieser linken, eben das ζιFαι, ist doch nur deshalb umgebogen, weil die Fortführung der Zeile in grader Richtung durch die schon vorhandene mittlere Inschrift unmöglich gemacht wurde. Es war somit diese mittlere Inschrift von A. bereits früher da,

als die Inschriften zur Rechten und zur Linken. Man wird schliessen dürfen, dass der zuerst eingemeisselte Teil auch den Anfang der Inschrift darstelle, sonach mit der mittleren Inschrift zu beginnen sei. Sodann folgt meines Erachtens die Inschrift rechts. Dies schliesse ich daraus, dass diese Partie, gleich der mittleren, einen ihr entsprechenden Teil in der Inschrift B. hat, was bei der Inschrift links nicht der Fall ist.

Weiter wird anzunehmen sein, dass bei der Inschrift B. die Teile so geordnet seien, wie die entsprechenden Teile von A. Danach also hätte man mit der mittleren Zeile zu beginnen und darauf die sich βουστροφηδὸν an sie anschliessende mit ζιϜαι anfangende als zweite folgen zu lassen, welche beide zusammen der mittleren Inschrift von A. entsprechen.

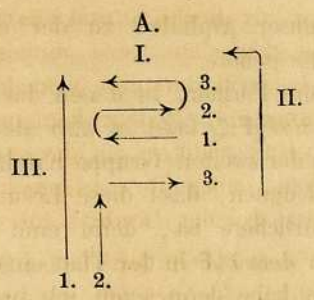
Die dritte nun noch übrige Zeile von B. entspricht der Inschrift auf der rechten Seite von A. und bildet, wie diese, einen selbständigen Teil. Durch diese Anordnung entgeht man auch der Nötigung, zwei verschiedene Arten von βουστροφηδὸν auf dem Steine annehmen zu müssen, das gewöhnliche von der Form:

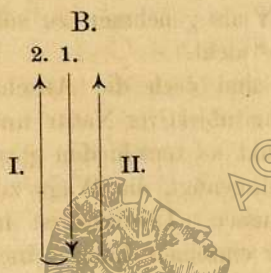
wie es in der mittleren Inschrift von A. und den beiden linken Zeilen von B. vorliegt, und das der sabellischen und Venetierinschriften (cf. Pauli, altit. Fo. I, 66.) von der Form:



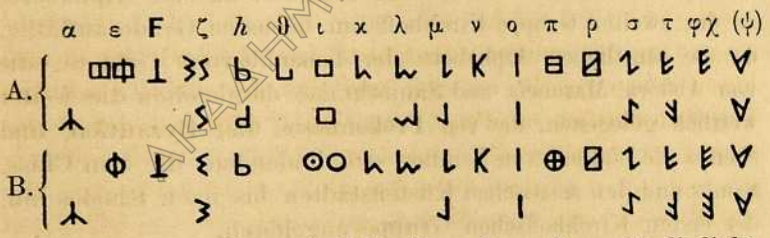
welches in dem Verhältnis der beiden rechten Zeilen von B. vorliegen müsste. Ein solches Verhalten ist ja nicht absolut unmöglich, aber im ganzen doch wohl wenig wahrscheinlich.

Es ergiebt sich demnach, wie ich meine, folgende Anordnung der Inschriften:





Weiter wende ich mich nun der Betrachtung des in unserer Inschrift enthaltenen Alphabetes zu. Dasselbe zeigt in A. (1. u. 2. Reihe) und B. (3. u. 4. Reihe) die folgende Gestalt:



Hier giebt die erste Zeile die rechts-, die zweite die linksläufigen Formen von A., die dritte und vierte ebenso von B.

Die angeblichen Buchstaben ↿ und ⇂ in B. sind schon oben als aus ↿⇂ = *z* verlesen und somit nicht existierend dargethan.

Die erste und wichtigste Frage bei unserem Alphabet ist diejenige nach dem Werte des Ψ, ob es = χ oder = ψ sei,

und ob somit unser Alphabet zu der ersten oder zweiten Gruppe Kirchhoffs gehöre.

Bréal liest die Formen, in denen das ϒ sich findet, als σιαλχFειζ, resp. σιαλχFιζ, fasst es also als χ und sieht damit das Alphabet als der zweiten Gruppe Kirchhoffs angehörig an. Es ist nicht zu leugnen, dass diese Lesung Bréals gewissermassen die natürlichere ist, denn eine Lesung σιαλψFειζ, σιαλψFιζ bietet in dem λψF in der That eine arge Konsonantenhäufung, und so habe denn auch ich im ersten Augenblick geglaubt, das ϒ als χ nehmen zu sollen, aber so einfach liegt doch die Sache nicht.

Zunächst sind doch die Anschauungen über Eu- und Kakaphonie sehr subjektiver Natur und die Sprachen in bezug auf diesen Punkt so verschieden geartet, dass dieser Grund allein schwerlich genügt, die Wage zu Ungunsten eines σιαλψ-Fειζ zu beeinflussen. Überdies ist in einer Gruppe *lpsv* die Anordnung der einzelnen Laute eine solche, dass das Ganze bequem sprechbar ist. Es kann also, wenn sonstige Gründe für den Wert des ϒ als ψ sprechen sollten, aus dieser Lautverbindung allein ein Gegengrund nicht entnommen werden.

Solcher Gründe aber giebt es, wie ich meine, sehr gewichtige. Zunächst wäre die Zugehörigkeit unseres Alphabetes zu der zweiten Gruppe Kirchhoffs im höchsten Grade auffällig, da die sämtlichen Alphabete der benachbarten Gebiete, die von Abdera, Maroneia und Samothrake, desgleichen die weiter westlich gelegenen, die von Prokonnesos und Byzantion, und ebenso die südlich von Lemnos sich findenden, die von Chios, Samos und den asiatischen Küstenstädten bis nach Rhodos hin, der ersten Kirchhoffschen Gruppe angehören.

Es scheint mir zwar an sich nicht notwendig, allein auf diesen Umstand hin nun dem ϒ den Wert ψ zu geben und damit das Alphabet in die erste Gruppe einzustellen. Es wird vielmehr, meine ich, erst zu untersuchen sein, ob sich nicht für diese abweichende Stellung des lemnischen Alphabetes Gründe auffinden liessen. Zu dem Ende wird man zunächst zu fragen haben, welchen einzelnen Alphabeten der zweiten

Gruppe denn das lemnische am nächsten stehe. Wie die nachstehende Tabelle, bei der ich der bequemeren Vergleichung halber die sämtlichen lemnischen Buchstaben rechtsläufig gebe, darthut, sind das Alphabet der älteren phokischen Inschriften und das von Elis dem unseren am ähnlichsten.

Hier ist L. = Lemnos, Ph. = Phokis, E. = Elis.

Ersteres weicht nur in der Form des *r* und *s*, letzteres in der des *n* und *r* von dem lemnischen ab. Alphabete mit so wenigen Abweichungen von diesem finden sich sonst auf Kirchhoffs Tabelle II. nicht weiter. Man würde also zunächst nach Beziehungen zwischen Lemnos und Phokis oder Elis zu fragen haben.

Eine solche Beziehung nun liesse sich in der That wohl finden. Es werden uns von den Alten als Urbevölkerung von Elis sowohl, wie von Lemnos die Minyer genannt (cf. Kiepert, Lehrbuch der alten Geographie 260. 324). Das scheint in der That eine Beziehung zwischen Elis und Lemnos zu sein (zwischen Phokis und Lemnos finde ich keine), aber ich muss gestehen, dass mir dieselbe etwas weit hergeholt und wenig beweiskräftig erscheint. Unsere Inschrift stammt, wie sich weiter unten ergeben wird, etwa aus der Zeit von 650—620 v. Chr., die Zeit der Minyer aber liegt diesem Zeitpunkte um Jahrhunderte vorauf, und in dem siebenten Jahrhundert ist Elis längst gräcisiert. Es erscheint mir kaum glaublich, dass auch da noch etwaige alte Beziehungen aus grauer Urzeit, selbst wenn man den etwaigen konservierenden Einfluss von Kultusbeziehungen mit in Anschlag bringt, sich in einem solchen Grade erhalten haben sollten, dass auf Grund ihrer von Elis her ein Alphabet hätte importiert

werden und, was noch schwerer wiegt, sich inmitten des Geltungsbereichs des ionischen Alphabets hätte halten sollen. Wenn demnach auch die Möglichkeit, dass das Alphabet unserer Inschrift von Elis hier hergelangt sei und somit der zweiten Gruppe Kirchhoffs angehöre, nicht völlig geleugnet werden kann, so ist dies Verhältnis doch andrerseits nicht sehr wahrscheinlich, und wir werden zu untersuchen haben, ob sich unser Alphabet nicht mit grösserer Wahrscheinlichkeit der ersten (ionischen) Gruppe einreihen lasse. Von den Alphabeten dieser Gruppe nun stehen, wie die beifolgende Tabelle zeigt, die von Abu Simbel (Teos und Kolophon) und das der älteren Inschriften von Miletos dem unserer Inschrift am nächsten.

	α	ε	F	ζ	h	ϑ	ι	κ	λ	μ	ν	ο	π	ρ	σ	τ	φ	ψ
L.	A	E	F	ʃ	B	⊕	I	K	ʃ	M	N	O	Γ	P	ꟻ	T	Φ	Y
AS.	A	E	··	··	B	⊗	I	K	ʃ	M	N	O	Γ	P	ꟻ	T	Φ	YY
M.	A	E	··	··	B	⊗⊕	I	K	ʃ	M	N	O	Γ	P	ꟻ	T	··	YY

Hier ist L. = Lemnos, AS. = Abu Simbel (Teos und Kolophon), M. = Miletos.

Diese Alphabete weichen von dem lemnischen, wie man sieht, nur in der Form des *m*, des *n* und teilweise des *s* etwas ab, sind aber sonst nahezu identisch damit. Kein anderes Alphabet der ersten Gruppe stimmt in dem Grade mit dem unsrigen, wie diese beiden.

Ich glaube, dass wir hier in der That den Ausgangspunkt unseres Alphabetes gefunden haben. Lemnos liegt direkt auf dem Wege zwischen Teos und seiner Kolonie Abdera, und wenn auch die Besiedelung Abderas durch die flüchtigen Teier erst jünger ist, als unsere Inschrift, so haben doch bekanntlich die Klazomenier bereits einen Versuch gemacht, sich dort niederzulassen, und dieser Versuch liegt vor unserer Inschrift. Klazomenae aber ist ja die nächste Nachbarin von Teos, und das Alphabet derselben wird von dem von Teos nicht wesentlich verschieden gewesen sein. Hiermit tritt unser Alphabet

gewissermassen in seinen natürlichen Verwandtenkreis, und ich glaube, dass in der That diese Herkunft desselben wahrscheinlicher sei, als die oben angenommene aus Elis.

Dieses Resultat wird auch nicht beeinträchtigt durch das mehrfache Erscheinen des **F** in unserer Inschrift. Dasselbe fehlt dem ionischen Alphabet des asiatischen Festlandes um Ol. 60 = 540 v. Chr. bereits vollständig (Kirchhoff³ 27). Auch in den Inschriften von Abu Simbel, welche spätestens in Ol. 47 = 592 v. Chr. zu setzen sind (Kirchhoff³ 42), findet es sich nicht, aber vielleicht nur deshalb, weil in diesen Inschriften kein Wort vorkommt, in denen der betreffende Laut zu erwarten wäre (Kirchhoff³ 38). Dass auch das ionische Alphabet dereinst das **F** besass, ist an sich selbstverständlich und wird überdies durch das Vorkommen desselben in anderen Tochteralphabeten des ionischen (Pamphylien, Kreta, Argos, Korinth, Korkyra) direkt bestätigt. Wenn also unser Alphabet das **F** besitzt, das von Teos und Miletos hingegen nicht, so ist das durchaus kein Gegengrund gegen die Herleitung des ersteren von diesen letzteren, denn es kann das lemnische Alphabet aus dem der asiatischen Küste geflossen sein zu einer Zeit, als letzteres noch das **F** besass.

Und es sind nun in der That eine Anzahl von Punkten vorhanden, die unser Alphabet erheblich älter als das von Miletos, ja selbst als das von Teos (Abu Simbel) erscheinen lassen. Diese Punkte liegen in der noch völlig durchgeführten Interpunktion, der linksläufigen Bustrophedonrichtung der Schrift, den Formen 𐌇 ⊕ 𐌜 𐌝 statt **H** ⊙ 𐌜 **N**, denen auch wohl das 𐌉 statt 𐌉 anzureihen ist. In den Inschriften von Abu Simbel fehlt bereits die Interpunktion durchaus, ist die Richtung der Schrift rechtsläufig mit nur noch vereinzeltem Bustrophedon, haben das *m* und *n* bereits die Formen 𐌜 und **N**. Das berechtigt uns, unsere lemnische Inschrift noch über die von Abu Simbel hinaufzurücken. Es ist wohl nicht zu kühn, da die Inschriften von Abu Simbel selbst möglicherweise von Ol. 40 = 620 v. Chr. sein können (cf. Kirchhoff³ 42), unsere lemnische Inschrift als spätestens um Ol. 40 entstanden

anzusehen, ja man würde selbst wohl zu der Ansetzung um 650 v. Chr. berechtigt sein, falls es zulässig ist, die auf dem Steine befindliche Figur so weit hinaufzurücken.

Diese Altersbestimmung wird auch nicht beeinträchtigt durch das in σιαλψFειζ erscheinende ει. In allen alten Alphabeten, und zwar beider Gruppen, wird bekanntlich ει durch ε, wie ου durch ο bezeichnet, und die Wiedergabe dieser Diphthongen durch Doppelbuchstaben ist sehr jung. Und da könnte man nun aus dem ει des σιαλψFειζ einen Gegengrund gegen das hohe Alter unserer Inschrift gewinnen wollen. Aber mit Unrecht. Die Inschrift B. liest an der parallelen Stelle vielmehr σιαλψFιζ, und schon oben (pag. 10.) ist auseinandergesetzt worden, wie grade dieser Passus von A. sehr fehlerhaft sei, während B. denselben korrekt bietet. Das lässt vermuten, dass auch σιαλψFειζ nur Versehen sei und die richtige Form in σιαλψFιζ vorliege, zumal dieses mit dem augenscheinlich grammatisch damit verbundenen αFιζ dann die gleiche Endung zeigt. Da sich sonst in beiden Inschriften weder ein ει, noch ein ου findet, so glaube ich nicht, dass man aus diesem einen, überdies schlecht beglaubigten, ει einen Grund gegen die Altersbestimmung herleiten darf, wie sie oben nach verschiedenen anderen gewichtigen Indizien gegeben wurde.

Aus dieser annähernden Bestimmung unseres Alphabetes nach seinem Alter ergiebt sich dann aber weiter noch eine Folgerung bezüglich des Wertes des 𐌇. In den Inschriften von Abu Simbel hat dies Zeichen im allgemeinen schon den Wert von η, doch erscheint es dort vereinzelt auch noch für *h* (Kirchhoff³ 38). Diese Inschriften zeigen also ein Übergangsstadium. Ist aber unsere Inschrift älter, so wächst damit die Wahrscheinlichkeit für *h*, und diese wird auch noch dadurch verstärkt, dass eine Form *h*ολαιε ihren Lauten nach wahrscheinlicher ist, als ein ηολαιε mit seinem anlautenden ηο.

Über das Altersverhältnis der beiden Inschriften A. und B. zu einander und das Verhältnis von 𐌏 ⊙, ⊕, Φ in A. zu □, 𐌁, 田 回 in B. ist schon oben (pag. 9.) gesprochen worden.

Als Schlussergebnis der gesamten vorstehenden Erörte-

rungen gewinne ich somit die folgende Lesung und Anordnung unseres Textes:

A.

I. 1. *evisθo* ⁝ *zeronaiθ* ⁝
2. *sialψveiz* ⁝ *aviz*
3. *maraz* (⁝) *m*[⁝]*av*[*iz*]

II. *holaie* (⁝) *z* ⁝ *naφoθ ziazi*

III. 1. *vamalasial* ⁝ *zeronai* ⁝ *morinail*
2. *aker* : *tavarzio*
3. *zivai.*

B.

I. 1. *rom* : *haralio* : *zivai* : *eṗtezio* : *arai* ⁝ *tiẓ* : *φokeḷṣ* (od. *-ṇṣ*)
2. *zivai* : *aviẓ* : *sialψviz* : *marazm* : *aviz* : *aomai*

II. *holaiezi* : *φokiasiale* ⁝ *zeroṇaiθ* : *evisθo* : *toveroma.*

Die nächste Frage wird nun die sein, in welcher Sprache unsere Inschrift abgefasst sei. „On pourrait songer à un dialecte thrace", sagen die französischen Gelehrten mit Recht, denn Thrakien liegt in der That am nächsten, nicht bloss räumlich, sondern es berichten auch (cf. Kiepert l. c. 325. Anm. 3.) die Alten ganz ausdrücklich, dass dereinst auf unseren Inseln thrakische Stämme gewohnt hätten, Sintier auf Lemnos, Saïer auf Samothrake, von denen zwar Kiepert meint, sie seien wohl mit den tyrrhenischen Pelasgern identisch und „thrakisch" nur im geographischen Sinne zu denken. Denn dass im 6. Jahrhundert, als die Griechen sich unserer Inseln bemächtigten, dort tyrrhenische Pelasgar wohnten, ist ja von den Alten (cf. die Stellen oben bei den französischen Gelehrten, so wie Crusius, Beiträge zur griechischen Mythologie und Religionsgeschichte 4 sqq.) bestimmt und durchaus glaubhaft überliefert. Aber ich zweifle sehr an der Richtigkeit dieser Kiepertschen Ansicht. Dass von Thrakien aus eine Einwanderung nach Asien stattgefunden habe und insbesondere die Phryger von daher gekommen seien, wird von den Alten (Her. 7, 73.) ja gleichfalls bestimmt berichtet und, soweit ich weiss, auch wohl jetzt allgemein angenommen, höchstens, dass man darüber streitet,

bis wie weit diese Einwanderung in Asien vorgedrungen sei. Wenn das aber wirklich geschehen ist, dann liegt es doch sehr nahe, anzunehmen, dass die Thraker auch in einem parallelen Zuge auf die doch ziemlich unmittelbar vor ihrer Küste gelegenen Inseln Samothrake und Lemnos gegangen seien, und die darauf bezügliche Nachricht der Alten erscheint durchaus glaubhaft.

So haben dereinst also wohl in der That thrakische Männer auf Lemnos gesessen, aber unsere Inschrift rührt nicht von ihnen her. Das zeigen sowohl geschichtliche, wie sprachliche Erwägungen.

Die Sintier sind die frühere Bevölkerung, die tyrrhenischen Pelasger die spätere. Jene kennt auf Lemnos Homer und zugleich schon die Phryger in Asien, die Wanderung der thrakischen Stämme ist also damals bereits geschehen. Im 6. Jahrhundert aber finden, wie bereits gesagt, die Athener auf Lemnos die tyrrhenischen Pelasger vor. Diese sind also zweifellos die spätere Bevölkerung. Da unsere Inschrift, wie oben (pag. 17sq.) aus dem Alphabet erschlossen, aber allerfrühestens um 650 v. Chr. zu setzen ist, so fällt sie schwerlich noch in die thrakische Zeit.

Und dieses Resultat bestätigen denn auch die sprachlichen Erwägungen. Von dem Thrakischen haben wir ja eine Anzahl Glossen und eine ziemlich grosse Reihe von Orts- und Personennamen über, die ein sicheres Urteil über die ethnographische Stellung der Thraker gestatten. Diese Sprachreste sind bereits mehrfach behandelt und untersucht worden, so von de Lagarde (Gesammelte Abhandlungen 278.—283.), von Tomaschek (Sitzungsberichte der Wiener Akademie, philos.-hist. Kl., 1868, 380.—392.), von Fick (Spracheinheit der Indogermanen Europas 417.—423.) und von Roesler (Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien 1873, 105.—116.). Sie alle erklären die Thraker mit Sicherheit für Indogermanen, und dasselbe thut noch neuerdings auch Georg Meyer in seiner Untersuchung über die Karer (in Bezzenbergers Beiträgen X, 200sqq.). Nur darin weichen sie von einander ab, ob die-

selben dem asiatischen oder europäischen Zweige derselben zuzurechnen seien.

Es kann auch in der That der indogermanische Charakter des Thrakischen nicht wohl bezweifelt werden. Ich will mich hier an diesem Orte nicht damit befassen, das gesamte Material der Glossen und Namen zu untersuchen und durchzuarbeiten, für den Zweck dieser Arbeit ist es völlig ausreichend, das bereits anderweit sicher Erkannte nur einfach zusammenzustellen.

Ich bespreche zuerst die Ortsnamen. Hier tritt uns sofort eine grosse Gruppe von Namen entgegen, die ihren indogermanischen Ursprung auf den ersten Blick offenbaren. Es sind die mit *-bara*, *-basta*, *-dama*, *-dizus*, *-mria*, *-para*, *-sara*, *-stana*, *-sturon* gebildeten zusammengesetzten Namen. Sie alle sind nach ihrem formalen, wie inhaltlichen Gepräge durchaus indogermanisch, was auch von anderen Gelehrten zum Teil schon erkannt ist. So ist *-dama* in *Uscudama* = skr. *damas* „Haus" etc. (Roesler l. c. 107.), so *-para* in *Bessapara*, *Druzipara*, *Subzupara*, *Zapara*, Βέπαρα, Βηλαιδίπαρα, Βηρίπαρα, Βόσπαρα, Δαρδάπαρα (Roesler l. c. 108.) = **paras* „Furt", gr. πόρος (Fick l. c. 423.), nicht = πόλις, wie Roesler will. Dagegen kann letzteres vorliegen in dem von Roesler aus dem Ethnikon *Scaporenus* erschlossenen *Scapora*, wo *-pora* = skr. *pur* „Stadt" so wie in den *Dacpetoporiani* der Peutingerschen Tafel, in dessen *peto-* ich mit Tomaschek (l. c. 385.) das Zahlwort *peto(r)* „vier" erblicke, so dass also *Dac(o)peto(r)poriani* die aus der „Dakischen Tetrapolis" sind. Das *-sara* in *Saprisara*, *Depisara*, Παδισάρα (Tomaschek l. c. 388.) gehört zu skr. *sarít* „Bach". Indogermanisch ist ferner das so sehr oft in Städtenamen erscheinende *-dava*. Solcher Namen sind z. B. *Argidava*, *Nentidava*, *Marcodava*, *Singidava* (Grimm, Geschichte der deutschen Sprache [2] 141.) In diesem *-dava* sehe ich zwar nicht mit Roesler (l. c. 115. Anm.) eine jüngere Form des in *Uscudama* vorliegenden *dama* „Haus", aber indogermanisch ist es darum doch. Es scheint mir eine Ableitung von skr. *dhā* „setzen", so dass also *-dava* „Gründung, Ansiedelung"

bedeutet. Für eine jüngere Form dieses *-dava* halte ich mit Roesler (l. c.) das in Κουμούδεβα, Μουριδεβά, Σκεδεβά, Ζικιδεβά, Ζισνούδεβα erscheinende -δεβα i. e. *deva*, aus dem dann seinerseits wieder λέβα i. e. *leva* wird, wie es vorliegt in dem Stadtnamen Ἀβρολέβα und der Hesychius-Glosse λέβα· πόλις ὑπὸ Θρᾳκῶν. Über *e* aus *a* wird alsbald gehandelt werden. Auch die Flussnamen *Sandanus*, Ἀπιδανός sind indogermanisch, dann ihr *-danus* gehört zu skr. *dānu* „fliessend, Flüssigkeit". Dem in *Tarpodizus*, *Ostudizus*, *Burtudizus* erscheinenden *-dizus* entspricht altpers. *dida* „Feste", welches lautgesetzlich für *diza* steht (Fick l. c. 423.). Der Begriff der „Feste" liegt auch in den Bildungen auf *-stura*, wie Βηλαστύρας, *Gestistyrum*, Καπιστούρια, Δουρόστορον, Καπούστορος, sofern sie zu skr. *sthūrá* „stark" gehören (ähnlich schon Tomaschek l. c. 382; Roesler l. c. 108.). Das *v*, *ov* und *o* in ihnen vortritt gleichmässig ein *u*. Wenn *Gestistyrum* in den Acta S. Philippi episc. Heracleenses durch „locus possessorum" übersetzt wird (cf. Tomaschek l. c.), so ist darin wohl nur der allgemeine Begriff „*locus*" für das genauere „*arx*" genommen, wie es nach meiner Deutung heissen sollte. Weiter liegt der Begriff „Ort, Stätte" in dem *-stana*, wie es erscheint in dem allerdings nur in Thessalien nachweisbaren *Volustana* (Roesler l. c. 107.), sofern es dem skr. *sthāna* „Platz, Stadt", altbaktr. altpers. *çtāna* „Ort, Platz" entspricht.

Ebenso, wie hier die zweiten Kompositionsglieder, lässt sich auch ein Teil der ersten mit Leichtigkeit als indogermanisch erweisen. So gehört *Druzi-para* zu skr. *drúh* „Feind", also das Ganze „Furt der Feinde", wie *Bessapara* „Furt der Bessen (Bessi)" (Fick l. c. 423.), Δαρδάπαρα „Dardanerfurt". Das *arbo-* in *Arbadizo* ist gleich skr. *árbha* „klein", das Ganze also „Lützelburg". Dass Σπάδιζος sich an altbaktr. *çpā* „Hund" anschliesst, das Ganze also „Hundsburg" ist, hat Roesler (l. c. 112.) bereits gesehen. Weiter gehört *Uscu-dama* deutlich zu altpers. *uska* „trocken" heisst somit „Trockenhausen". Das *Ziri-* in *Ziridava* gehört zu skr. *hiri* (im ved. *hiri-çiprá*, *hiri-çmaçru*) „golden", so dass also *Ziridava* „Goldstätt" heisst.

Im ersten Teil von *Padi-sara* liegt skr. *padá* „Tritt, Fussspur". Über *peto(r)* „vier" = skr. *katur* ist schon oben gesprochen. Das sind einige beliebig herausgegriffene Formen, aber sie genügen vollkommen, sowohl durch ihre einzelnen Bestandteile, wie auch durch ihr Gesamtgepräge (Namen auf „-stadt", „-burg", „-furt", „-stätt", „-bach" finden sich bei den Indogermanen überall) den Indogermanismus dieser Namengruppe zu erweisen.

Und ebenso indogermanisch, wie hier in den zusammengesetzten Namen die Kompositionsglieder, sind in den abgeleiteten Namen die Suffixe. Wer erkennte in dem Ethnika, wie Τασιβαστηνός, *Scaporenus*, Ἀρτακηνός, Βιζυηνός etc. (Roesler l. c. 111.), bildenden -ηνός nicht sofort das ebenso fungierende gr. -ηνός, lat. *-ānus*. Wer fände nicht in Völkernamen, wie Δημήνσιοι, Ὀβουλήνσιοι, Βουριδεήνσιοι, Ποτουλατήνσιοι, Πρεδανήνσιοι (Roesler l. c.), wofür in einzelnen Gegenden auch -ήσιοι, Βερήσιοι, Στρυμήσιοι, erscheint, sofort das in gleicher Funktion gebrauchte lat. *-ensis* wieder! Und endlich die Bildungen mit -σκος (-σκα), wie in den Flussnamen Τίβισκος, Μάρισκα, Ζαλίσκος, dem Gebirgsnamen Βέρτισκον, den Städtenamen Πάρτισκον, Δράβησκος, *Securisca*, Γαρῆσκος, Ἐργίσκη, dem Völkernamen Σκόρδισκοι (Roesler l. c.) spiegeln doch deutlich genug die ganz ebenso gebildeten und angewandten lateinischen Formen, wie die Städtenamen *Graviscae*, *Trebula Mutuesca*, die Völkernamen *O(p)sci*, *Volsci*, *Etrusci* etc., wieder. Hier ist also alles so indogermanisch, wie möglich.

Aber nicht bloss den Indogermanismus überhaupt beweisen diese geographischen Namen, sondern auch die besondere Gruppe indogermanischer Völker, zu der die Stämme, die diesen Orten den Namen gaben, gehörten. Dass wir Angehörige der asiatischen Abteilung vor uns haben, beweist der *a*-Vokal in *-dama*, *-para*, *-sara*, *-dava*, *-stana* mit voller Sicherheit, die Zugehörigkeit speziell zu den Eraniern aber folgt aus dem *z* in *ziri-* (zu skr. *hiri*), in *-dizus* (zu skr. *dih*) und *druzi-* (zu skr. *druh*), so wie eie Umwandlung der aspirierten Medien in reine Medien in *-dava* (zu skr. *dhā*) und *arbo-* (zu skr.

arbha), mit gleicher Sicherheit. Nun begegnen uns freilich auch Züge, die dem zu widersprechen scheinen, so insbesondere das *e* und *o* in verschiedenen der aufgeführten Namen, aber, abgesehen von etwaigen fremden Eindringlingen, so ergeben sich in mehreren Fällen diese Laute als jüngere Entwickelung. So steht -δεβα i. e. *-deva* als jüngere Form neben *-dava*, wie schon Roesler (l. c. 115.) gesehen. Ebenderselbe giebt (l. c. 107.) auch noch eine weitere Reihe von Beispielen für diesen Lautwandel. So ist das *o* in *-storon*, wie die Nebenformen zeigen, Entwickelung aus *u*. Die Endungen *-os* und *-on* aber sind wohl Gräcisierung. Ich glaube somit, dass diese Vokale nicht gegen die obige Ansicht sprechen können. Auch das nicht selten erscheinende *l* könnte man als Gegengrund gegen den eranischen Charakter des Thrakischen geltend machen wollen. Aber ich glaube, dass auch dies nichts beweisen würde. Wenn Roesler (l. c. 115.) mit Recht, wie ich glaube, das -λεβα in Ortsnamen als jüngere Form von -δεβα, i. e. *-deva*, noch älter *-dava*, ansieht, so haben wir hier ein hysterogenes aus *d* entwickeltes *l*, und es steht durchaus der Annahme nichts im Wege, dass nicht auch aus *r* ein solches hysterogenes *l* sich solle entwickelt haben.

Dasselbe Ergebniss aber, welches die Ortsnamen bieten, zeigen auch die Personennamen. Dass sie indogermanisch seien, hat im allgemeinen schon Fick (Griechische Personennamen LXV.) an einigen Formen dargethan. Ich führe den Beweis etwas weiter aus, indem ich dabei hauptsächlich die von Tomaschek (l. c. 383sqq.) gesammelten Namen zu Grunde lege und in der Anordnung des Stoffes Fick folge.

abra

Abrupolis, Ἀβροζέλμης, Ἀβρότονον.

bitu

Bithoporus, *Bithicenthus*, *Bititralis*.

Traibithus.

Bithus, Βίθυς, *Bitus*, *Bitius*, *Bithocus*.

bista.

Βοιρεβίστας (*Burobista*), Διτύβιστος.

buri

Βουρκέντιος, *Burebista* (Βοιρεβίστης).

Buri.

kenta

Zipacenthus, *Bithicenthus*, *Rabocentus*, *Disacentus*;

Biticentius, *Sudicentius*, Βουρκέντιος.

kerza

Κερσοβλέπτης, Κερσίβαυλος. Ἀξιόκερσος.

Cerzula.

kuta

Dioscuthes, Μιλτοκύθης, Σμικύθης;

Κουτίλας (*Cothela*), *Cotuus*, Κότυς.

diu

Diuzenus, *Diudanus*; *Dioscuthes*, *Deospor*;

Διήγυλις.

diza

Diszatralis (od. *-traus?*), *Dizavit . .*, *Disacentus.*

Κοσκαδίζας.

Δίζας, Δήζος, *Disza*, *Dizo* (*Diso*), *Dizala*, *Dizana*, Δίζαστος.

diti

Διτύβιστος, Διτιζήλη (fem.).

doli

Δολειδείδας.

Doles, *Dolanus.*

gesta

Galgesta (fem.), Ζερμοδίγεστος.

muka

Mucatralis, *Mucatraulus*, *Mucatra*, *Mucazanus*, *Mucasenius*, *Mucapor*, *Mucapora* (fem.), *Mucapuis.*

Μούκασος, *Mucasius*, Μουκάντιος.

nata

Natoporus, *Natuspardo.*

para

Derziparus, *Zyparus.*

poli

Abrupolis, Ρασκούπολις.

pora

Bithoporus, Pieporus, Natoporus; Mucapor, Mucapora (fem.), *Sempor, Deospor; Mucaporis* (Μοκάποριϛ), *Dindiporis*, Ῥαισκούποριϛ (Ῥησκούποριϛ, Ῥασκύποριϛ).

raiska

Ῥαισκούποριϛ (Ῥησκούποριϛ, Ῥασκύποριϛ), Ῥασκούπολιϛ, *Rescuturma* (fem.).

Ῥάσκοϛ.

zalma

Ζαλμόλξιϛ.

Ἀβροζέλμηϛ.

sala

(*Dansala*).

Salia.

zana

Zantiala.

Aulizanus, Mucazanus; Αὐλουζένηϛ, *Diuzenus. Mucasenius.*

talka.

Ῥοιμητάλκηϛ (Ῥυμιτάλκηϛ, *Rumitalca*), Σιτάλκηϛ.

tia

Zantiala.

Tiatus.

trava

Traibithus.

Mucatra; Diszatraus; Mucatraulus; Mucatralis, Bititralis.

Hier haben wir zunächst alle specifischen Kennzeichen der indogermanischen Namengebung, doppelstämmige Vollnamen, Umstellung beider Glieder (*Bititralis* neben *Traibithus*) und einstämmige Kosenamen, gebildet teils mit den Suffixen *-ius, -cus, -la, -nus, -sos, -sius, -tus, -stos*, theils aber auch die reinen Stämme selbst (*Bithus*, Ῥάσκοϛ).

Die Zugehörigkeit zu der asiatischen Abteilung der Indogermanen beweist wieder der *a*-Vokal in *dana* (skr. baktr. *dāna* „Geben, Gabe, gebend"), *para* (skr. *para* „Feind"), *zana* (skr. *ǵan*, baktr. *zan* „gignere"), so wie teilweise in den Suffixen.

von denen allerdings die meisten gräcisiert und latinisiert erscheinen.

Der spezifisch eranische Charakter der Sprache aber folgt auch hier aus dem *z* = skr. *h* (und *ǵ*) in *diza* (zu skr. *dih*, „fingere"), *zana* (skr. *ǵan* „gignere") und der Umwandlung der aspirierten Medien in reine Medien in *buri* (skr. *bhûri* „viel").

Um dieses eranischen Charakters halber habe ich in der vorstehenden Übersicht auch bereits die Namenstämme mit dem Schlussvokal *a* angesetzt, allerdings proleptisch, aber doch, indem der Beweis unmittelbar folgte.

Aber nicht bloss die Lautverhältnisse beweisen die Zugehörigkeit der Thraker zu den asiatischen Indogermanen, es kehrt auch ein grosser Teil der thrakischen Namenwörter in den indischen und eranischen Namen wieder. So haben wir thrak. *Biarta*, wie skr. *Çrutârtha* von *artha* „Nutzen"; thrak. *Decebalus* (falls es thrakisch und nicht etwa semitisch ist), wie skr. *Bahûbala*, *Bṛhadbala*, *Bhûribala*, *Mahâbala* etc. von *bala* „Kraft"; thrak. *Bazis* (fem.), wie skr. *Bâhubala*, *Bâhuvṛkta*, *Bâhuka*, *Bâhula* von *bâhu* „Arm"; thrak. *Biarta*, wie baktr. *Bjâršan* von *bi* „zwei"; thrak. *Burebista*, wie baktr. *Vîstâçpa*, altpers. *Vistâçpa*, von *viçta* „gefunden habend, besitzend"; thrak. Βουρκέντιος, *Burebista*, wie skr. *Bhûriteǵas*, *Bhûridjumna* etc. von *bhûri* „viel"; thrak. Κερσοβλέπτης, *Cerzula*, wie baktr. *Kereçâçpa*, *Kereçâna* von *kereça* „mager"; thrak. *Diudanus*, wie skr. *Dânapati*, *Dânaçîla*; skr. *Pṛthudâna*, *Vasudâna*, baktr. *Awždâna* von *dâna* „Gabe"; thrak. Δεμόντης, wie skr. *Damaghoša*; *Dama*, *Damana*, *Damajantî* von *dam* „bändigen"; thrak. *Diudanus*, *Diuzenus*; *Dioscuthes*, *Deospor*; Διήγυλις, wie skr. *Diviǵata*; *Divodâsa* von *div* „Himmel"; thrak. *Mucapor*, *Mucazanus*; Μούκασος etc., wie skr. *Pûrṇamûkha*, *Mahâmukha*; *Mukhara* von *mukha* „Antlitz"; thrak. *Natoporus*, *Natuspardo*, wie skr. *Raghunâtha*, *Rukmînâtha* von *nâtha* „Zuflucht"; thrak. *Derziparus*, *Zyparus*, wie skr. *Paramâra*, *Parahan* von *para* „Feind"; thrak. *Natoporus*, *Bithoporus* etc., wie skr. *Purumitra*, *Purumedha* von *puru* „viel"; thrak. *Putina* (fem.), wie skr. *Pûtadakša*; *Pûtâ* (fem.) von *pûta* „rein"; thrak. *Aulizanus*,

Αὐλουζένης, *Mucazanus*, *Mucasenus*, *Diuzenus*, wie skr. *Ǵanaçruta; Ratiǵanaka; Ǵana, Ǵanaka* von *ǵana* „Geschlecht"; thrak. *Sisis*, *Sisiata*, *Sesa*, wie altpers. Σισιμίτρης, Σισιφρίδος; Σισίνης; thrak. Ὑρόλης, wie baktr. *Varakaça*, skr. *Varadatta*, *Vararuki; Vara*, *Varaka* von *vara* „der Beste".

Dieses Verzeichnis macht auf irgendwelche Vollständigkeit ebenso wenig Anspruch, wie die ganze vorstehende Erörterung, es ist nur das verwertet, was grade zur Hand lag, und von diesem zur Hand liegenden ist nur das aufgenommen, was mir ganz sicher schien. Dieses ganz Sichere ist aber mehr als genügend, um die Thraker als Eranier zu erweisen, und deckt seinerseits auch meine obige Besprechung der Ortsnamen, in welche ich ohne diesen starken Schutz gar nicht eingetreten wäre, eingedenk der Bedenken de Lagardes (Ges. Schr. 243/251.), die ich im ganzen teile.

Und dasselbe nun, was die vorstehend behandelten Orts- und Personennamen lehren, bestätigen auch die Glossen, soweit sie sicher erklärt sind. Die Zahl dieser letzteren ist freilich sehr gering. Mir scheinen es nur folgende zu sein:

ἀγούρους = ἐφήβους (Eustath.), von Fick (l. c. 421.) zu baktr. *aghru*, skr. *agru* „unverheiratet" gezogen;

σαραπάραι = κεφαλοτόμοι (Strabo), von de Lagarde (l. c. 231.) zu baktr. *çara* „Kopf" und Wurzel *par* „πείρω" gestellt;

σανάπαι = μέθυσοι (Schol. zu Apoll. Rhod.), von Fick (l. c. 422.) einem eranischen *ǩanapā* „reichlich trinkend" gleichgesetzt;

βρίζα = τίφη, eine Getreideart (Galen.), von Roesler (l. c. 109.) gleich skr. *vrīhi* „Reis" erklärt.

Alle übrigen Erklärungen thrakischer Glossen, einschliesslich der dakischen Pflanzennamen beim Dioscorides (cf. J. Grimm, Gesch. der deutsch. Spr. 142 sqq.), scheinen mir völlig unsicher, insbesondre auch die Fickschen Vergleichungen mit nordeuropäischen Formen. Die Wörter aber in diesen wenigen wirklich erklärten Glossen sind mit voller Sicherheit wieder eranisch, was nicht bloss die verglichenen Formen, sondern ebenso bestimmt auch die Lautverhältnisse darthun. In ἀγούρους,

σαραπάραι, σανάπαι haben wir durchweg das *a* der asiatischen Indogermanen, wie oben bei den Ortsnamen in *-dama, -sara, -dava, -para, -danus* u. a., bei den Personennamen in *-dana, -para, -zana*, und in βρίζα das spezifisch eranische *z* für skr. *h* (*ǵ*) wie bei den Ortsnamen oben in *ziri-*, *druzi-* und *-dizus*, bei den Personennamen in *-diza* und *-zana*. Angesichts dieser Thatsachen, insbesondere dieser lautlichen Übereinstimmungen zwischen Glossen und Orts-, sowie Personennamen, kann es kaum gebilligt werden, wenn Fick ἀγούρους, σαραπάραι, σανάπαι für skythisch, βρίζα aber für ein Lehnwort erklärt. Es sind vielmehr die Thraker als Eranier anzuerkennen, und auch, was ich hier nur beiläufig erwähnen will, die phrygischen Glossen, soweit sie klar sind, weisen sich als eranisch aus, so dass auch von dieser Seite die Bestätigung nicht ausbleibt, da ja, wie oben (pag. 19.) bereits erörtert, die Phryger mit Sicherheit thrakischen Ursprunges sind.

Als weitere Bestätigung des aus den Ortsnamen und Glossen gefundenen Resultates kann endlich auch noch die Bemerkung des Stephanus von Byzanz gelten: ἔστι δὲ ἡ Θρᾴκη χώρα, ἣ Πέρκη ἐκαλεῖτο καὶ Ἀρία. Hier will allerdings Fick (l. c. 421.) in Ἀρεία „Aresland" ändern, aber, wie mir scheint, ohne Grund. Will man ändern, so liegt es ebenso nahe, da ja die Perser sich selbst mit *arija* bezeichneten (cf. Spiegel, Altpersische Keilinschriften 184.), statt Πέρκη vielmehr Πέρση zu lesen. Jedenfalls halte ich Ἀρία für richtig und sehe darin die Selbstbezeichnung der Thraker als Eranier.

Sehen wir uns nun aber unsere Lemnos-Inschrift auf ihren etwaigen eranischen Charakter an, so ergiebt sich sofort die Unmöglichkeit, dass sie eranisch sei. Der ganze Habitus spricht aufs entschiedenste dagegen, will man noch besondere Kennzeichen, so ist auf die Formen *zeronaiϑ*, *naφoϑ* und *vamalasial, morinail* zu verweisen. Formen mit diesen Endungen können nicht eranisch sein.

Es sprechen sich also, wie oben (pag. 20.) die historischen, so auch die sprachlichen Erwägungen gegen die Zurückführung

unserer Inschrift auf die einstigen thrakischen Besiedler von Lemnos aus.

Des weiteren nun sollen auf Lemnos Leleger und, mit ihnen verschmolzen, Minyer gewohnt haben (Deimling, Leleger 172 sq.). Es kann hier von der Erörterung der, wie ich glaube, noch offenen Frage bezüglich der Nationalität der Leleger Abstand genommen werden, teils, weil uns Sprachreste von ihnen nicht mehr erhalten sind, teils aber auch, weil dieselben historisch-chronologischen Gründe, die oben (pag. 20.) gegen die Zurückführung unserer Inschrift auf die Sintier sprachen, mir auch die Leleger auszuschliessen scheinen. Es bleibt somit nur noch übrig, dieselbe den tyrrhenischen Pelasgern zuzuweisen. Nun aber sollen ja die Tyrsener der Sage nach auch Etrurien besiedelt haben, und, da wir von vornherein nicht wissen können, ob nicht in dieser Sage ein historischer Kern stecke, so werden wir nunmehr unsere Inschrift auf die zweite der von den französischen Gelehrten angedeuteten Verwandtschaften, der mit dem Etruskischen, hin einer Prüfung zu unterziehen haben. Und eine solche ist in der That so augenfällig vorhanden, dass man förmlich darüber stutzig wird. Die Zahl der verwandten Züge ist noch eine viel grössere, als die von jenen bereits genannten.

Zunächst erscheint eine grössere Anzahl von Wortstämmen beiden Sprachen gemeinsam. Es sind die folgenden:

arai, etr. *araś* (Fa. no. 1914, A 6);
zivai, etr. *zivas* (Fa. no. 2335);
ziazi, etr. *zia* (Fa. no. 1914, A 19);
zeronai, *zeronaiθ*, etr. *zeriuna* (Fa. no. 1914, B 18);
tiz, etr. *tez* (Fa. no. 1052);
aviz, etr. *avil* (z. B. Fa. no. 340. und vielfach);
aker, etr. *acil* (z. B. Fa. no. 1487), *acilune* (Fa. no. 1914, B 9), *acasce* (Ga. no. 799);

Anklänge liegen auch vor in:

maraz, *marazm*, etr. *mariś* (z. B. Fa. no. 480), *maru* (z. B. Fa. spl. I, no. 434);

haralio, etr. *hareutuśe* (Fa. no. 1914, A 24);
tavarzio, etr. *tevaraθ* (Ga. no. 795);
naφoθ, etr. *naper* (z. B. Fa. no. 1914, A 5).

Die Vergleichung von *morinail* mit dem etruskischen Familiennamen *murina* ist absichtlich beiseite gelassen.

Das ist immerhin eine verhältnismässig grosse Anzahl anscheinend vergleichbarer Formen, und da die Verwandtschaft zweier Sprachen, wie Brugmann (Techmers Zeitschrift I, 253.) dargethan hat, in erster Reihe aus der Massenhaftigkeit der Vergleichungspunkte sich ergiebt, so würde eben diese grössere Zahl ähnlich klingender Formen nicht ganz ohne Belang sein. Und selbst wenn einzelne der vorstehenden Formen noch zu streichen sein sollten, so bliebe doch, wie ich glaube, immer noch genug, um wenigstens den Verdacht, dass die Sprachen verwandt seien, zu erwecken. Das ganze Zusammentreffen der Formen für rein zufällig zu halten, geht doch wohl kaum an. Ein solcher Zufall wäre in der That sehr merkwürdig.

Wichtiger aber noch sind die grammatischen Berührungspunkte zwischen beiden Sprachen. Auch hier haben die französischen Gelehrten bereits auf einzelnes hingewiesen, aber auch hier giebt es noch eine Anzahl weiterer Berührungspunkte.

Zunächst sind die beiden Formen auf *-zi*, *holaiezi* und *ziazi*, zu nennen. Da es ein etruskisches Wort *zia* giebt, so würde, die Verwandtschaft desselben mit unserem *ziazi* vorausgesetzt, das *-zi* doch gewiss eine Flexionsendung sein. Nun aber giebt es im Etruskischen, wie ich selbst (etr. Fo. u. Stu. III, 47 sqq.) nachgewiesen, eine Genetivendung *-śi*. Dieser würde unser *-zi* entsprechen können, so dass also das *ziazi* Genetiv zu dem *zia* des Cippus perusinus wäre.

Diese Annahme findet eine starke Stütze daran, dass neben *holaiezi* die Form *φokiasiale* steht. Auch im Etruskischen giebt es eine Endung *-iale*, welche als Genetiv gleichfalls von mir (l. c. 83.) nachgewiesen ist, und grade wie in unserer In-

schrift das *holaiezi* : *φokiasiale* neben einander steht, genau so finden sich etruskisch neben einander die Genetive *larθiale* : *hulχniesi* (Fa. spl. I, no. 388; De. etr. Fo. u. Stu. II, 2). Das ist doch sehr überraschend.

Für gewöhnlich erscheint die Endung *-iale* im Etruskischen zu *-ial* abgeschliffen. Dasselbe scheint in unserer Inschrift vorzuliegen, dann neben *φokiasiale* begegnet die Form *vamalasial*, was doch anscheinend gleiche Bildung ist.

Aber auch das etr. *-śi* stumpft sich gewöhnlich zu *-ś* ab (Pauli, etr. Fo. u. St. III, 47.). Das gleiche scheint in unserer Inschrift zu geschehen. Denn neben *holaiezi* und *ziazi* findet sich in A. zunächst *holaiez*, welches oben (pag. 10 sq.) als die richtige Lesung statt *holaie* : *z* hergestellt wurde. Da nun, wie bereits mehrfach erwähnt, die Inschriften A. und B. sich im wesentlichen entsprechen, so ist dies *holaiez* für mit *holaiezi* identisch und somit gleichfalls für einen Genetiv zu halten. Disselbe Endung *-z*, wie hier das *holaiez*, zeigen nun weiter aber auch *maraz* (A. I, 1), *sialψveiz* (A. I, 2) und *sialψviz* (B. I, 2), *aviz* (A. I, 2; B. I, 2), was dann also auch Genetive sein würden. Für diese Auffassung ergiebt folgende Erwägung noch einen weiteren Anhalt.

Das etruskische Wort *avil* heisst, wie ich selbst zuerst (etr. Fo. u. Stu. III, 91.) nachgewiesen habe, „annus". Häufig erscheint davon der Genetiv, gemeinetruskisch *avilś*, südetruskisch *avils* geschrieben, welchen Formen in unserer Inschrift ein **avilz* entsprechen würde. Nun aber hat etr. *l*, wie ich bereits früher (etr. Fo. III, 134.) dargethan, einen sehr weichen Klang gehabt, so dass es im Auslaut und vor Konsonanten im Inlaut oft ganz schwindet, wodurch z. B. *velsi* zu *vesi* sich gestaltet. Unter Annahme der gleichen Lauterscheinung könnten wir *aviz* als aus **avilz* hervorgegangen auffassen, und dann wäre es eben Genetiv. Dass aber eine Angabe von Jahren in unserer Inschrift vorkomme, ist an sich sehr wahrscheinlich. Nach dem ganzen Habitus des Denkmals und der Abbildung werden wir doch die Inschrift für eine Grabinschrift zu halten haben, wo die Erwähnung von Jahren sehr natürlich ist und auch

das entsprechende etr. *avils* sich vielfach findet (die Inschriften sind von mir zusammengestellt in etr. Fo. u. Stu. III, 7. no. 7 sqq.). Dem steht es auch nicht entgegen, dass in unserer Inschrift, sowohl in A., wie in B., das *aviz* je zweimal sich findet. Das eine kann die Lebensjahre, das andre die Dauer irgend eines Amtes bezeichnen.

Ist diese Erklärung des *aviz* richtig, dann hätten wir in den damit verbundenen (cf. weiter unten) Wörtern *sialψviz* (*sialψveiz*) und *maraz* wohl Zahlwörter zu erwarten. Und es scheint mir, als ob diese Formen wirklich an etruskische Zahlwörter anklingen. Zunächst das *maraz* erinnert an etr. *maχ*, für welches die Bedeutung „eins" sehr wahrscheinlich ist (Pauli, etr. Fo. u. Stu. III, 142; Bugge, etr. Fo. u. Stu. IV, 86.).

Das *-χ* in *maχ* kann ableitendes Suffix sein, wie in *rumaχ* „Romanus" von **ruma* „Roma", der übrigbleibende Stamm *ma-* aber läge dann in *ma-ra* vor, welches nur ein anderes Suffix trüge. Ob dies *-ra* vielleicht ein Ordinalsuffix sei, oder ob *mara* etwa „elf" bedeute, dafür fehlt es zur Zeit wohl noch an einem Anhalt.

Ebenso wie *maraz* an *maχ*, klingt auch *sialψviz* (*-veiz*) an ein etruskisches Zahlwort an. Auf den Campanarischen Würfeln und auch sonst begegnet eine Zahl *śa* (cf. Pauli, etr. Fo. u. Stu. III, 57.). So wie nun im Etruskischen *sans* aus *sians* wird, [ich halte jetzt beide Formen, die ich früher (etr. Stu. III, 86 sqq.) trennen wollte, mit Deecke für identisch], so kann genau so das Zahlwort *śa* aus *śia* hervorgegangen sein. Für diesen Fall hätten wir also in unserer Inschrift die Form *sialψviz* in *sia-lψviz* zu zerlegen. Das *-lψviz* aber müsste doch zu Anfang wohl einen Vokal eingebüsst haben, und da wäre es doch wohl am wahrscheinlichsten, dass es für *-alψviz* stände. Nun aber bilden sich die etruskischen Zehner auf *-alχ* (Pauli, etr. Fo. u. Stu. III, 37.), und es kann auch hier, wie in *maχ*, das *-χ* ein Suffix für sich sein. Dann würde also das *-al-* von *-alψviz* dem etr. *-al-* von *-al-χ* entsprechen. Diesem etr. *-alχ* gegenüber ist es sehr verführerisch, in unserer Inschrift nicht *sialψviz*, sondern mit Bréal σιαλχFιζ zu

lesen, wo dann das ganze *-alχ* erschiene. Dennoch halte ich dies nach dem, was ich oben über das Alphabet gesagt habe, für trügerischen Schein. Was in dem dann noch verbleibenden *-ψviz* stecke, ob eine Zahl oder ein Suffix irgendwelcher Art, darüber lässt sich zur Zeit wohl noch nichts aussagen.

Das Resultat der vorstehenden Erörterung kann selbstverständlich nicht als ein gesichertes angesehen werden, aber die Möglichkeit, dass die genannten beiden Wörter mit etruskischen Zahlwörtern in Zusammenhang stehen, scheint sich mir doch ergeben zu haben.

Es sind aber in unserer Inschrift, wie ich glaube, noch einige weitere Genetive vorhanden. So wie wir nämlich in *vamalasial : zeronai,* in *zivai : aviz : sialψviz* und in *maraz : aviz : aomai* die Formen auf *-ai* mit Genetiven verbunden finden, genau ebenso liegen meines Erachtens Genetive mit Formen auf *-ai* verbunden auch vor in den drei Formeln *tavarzio zivai*, *haralio : zivai* und *eṗtezio : arai.* Ich glaube nämlich, dass wir hier die fraglichen Formen in *tavarzi-o*, *eṗtezi-o* und *harali-o* zu zerlegen haben. Dann aber haben wir in *tavarzi* und *eṗtezi* deutliche Genetive von der Bildung des *holaiezi* und *ziazi*, während *harali* sich zu *φokiasiale* und *vamalasial* stellt und nur vor dem angehängten *-o* das ältere *-i* bewahrte, welches sich in *φokiasiale* zu *-e* schwächte, in *vamalasial* ganz abfiel. Genau entsprechend ist der Vorgang wieder im Etruskischen. Auch hier lautet das Suffix gewöhnlich *-al*, vereinzelt *-ale*, wie in *larθiale* (Fa. spl. I, no. 398.), *slicale·ṭ|aprinθvale* (Ga. no. 799), vor dem angehängten *-sa* jedoch in Formen, wie *larθiali-sa* etc., hält sich das *-i* (cf. darüber Pauli, etr. Fr. u. Stu. III, 83.). Was in dem angefügten *-o* stecke, darüber wage ich zur Zeit noch keine Vermutung, möglicherweise ein Doppelsuffix, so dass *-ali-o* einem etr. *-ali-sa* entspräche. Jedenfalls ist die Ähnlichkeit obiger Formen mit den etruskischen wieder eine sehr grosse.

So wie sich also in dem *-zi*, *-z* und *-iale*, *-ial* die den etruskischen Genetiven auf *-śi*, *-ś* und *-iale*, *-ial* entsprechenden Bildungen zu finden scheinen, so weist unsere Inschrift

anscheinend den Reflex auch noch eines anderen etruskischen Kasussuffixes auf in den Formen mit -ϑ, *zeronai*ϑ und *naφo*ϑ. Die Form *zeronai*, mit derselben Endung gebildet, wie *zivai*, *aomai* und *arai*, zeigt, dass wir in *zeronai*-ϑ und danach wohl auch in *naφo*-ϑ zu zerlegen haben und somit in dem -ϑ ein Suffix vorliege. Nun aber ist wieder -ϑ im Etruskischen ein ganz bekanntes Suffix des Lokativ (cf. Pauli, etr. Fo. u. St. III, 67 sqq.), und es scheint somit auch hierin wieder eine Übereinstimmung zu liegen.

Und wie im Vorstehenden die Flexionssuffixe den etruskischen zu entsprechen scheinen, so auch die Wortbildungssuffixe. Diese Übereinstimmung finde ich in der Form *morinail*. Wenn unsere Inschrift, wie anzunehmen, eine Grabschrift ist, dann kann in derselben sehr leicht ein Ethnikon vorkommen. Ein solches vermute ich in der Form *morinail*. Die eine Hauptstadt von Lemnos ist Myrina. Da in dem Alphabet unserer Inschrift, wie oben (pag. 18.) gezeigt, das o auch für ου (*u*) steht, so kann in dem *morinail* sehr wohl der Name jener Stadt stecken. Im Etruskischen nun dient unter anderm auch das *-l* dazu, Ethnika zu bilden, wie z. B. *truial* „Trojanus" von *truia* „Troja" (Fa. gloss. 1856.). Die gleiche Bildung kann in *morinail* vorliegen. Wir hätten dann in *morinai-l* zu zerlegen, so dass der einheimische Name von Myrina sich als *morinai* ergäbe. Formen uuf *-ai* fanden wir bereits in *zivai*, *arai*, *zeronai*, und aus letzterer leitete sich *zeronai*-ϑ ab, in der Bildungsweise eben unserem *morinai-l* genau entsprechend. Auf die Untersuchung dieses *-ai* selbst gehe ich an dieser Stelle nicht weiter ein.

Noch frappanter freilich, als alles im Vorstehenden Erörterte, ist eine andere Übereinstimmung unserer Inschrift mit dem Etruskischen, so frappant, dass man fast meinen möchte, sie allein genüge zum Nachweise der Verwandtschaft zwischen beiden Sprachen. Zeile B. I, 2 lautet so: *zivai* : *aviz* : *sialψviz* : *marazm* : *aviz* : *aomai*. Hier haben wir deutlich zwei einander genau entsprechende Wortgruppen mit chiastischer Anordnung der Wörter, nämlich *zivai* : *aviz* : *zialψviz* einer- und *marazm* : *aviz* : *aomai* andrerseits. Es ent-

sprechen sich *zivai* und *aomai*, *aviz* und *aviz*, *sialψviz* und *maraz*. Daraus folgt, wenn *aviz* und *sialψviz* richtig als Genetive gedeutet sind, dass auch, wie schon oben (pag. 32.) vermutet wurde, *maraz* ein solcher sei und dass somit das *m* hinter demselben nur der Form angehängt sei, nicht ihr selber angehöre. Die allernächst liegende Vermutung ist die, dass dies *-m* eine kopulative Partikel sei, durch welche die beiden parallelen Satzglieder *zivai* : *aviz* : *sialψviz* und *maraz* : *aviz* : *aomai* mit einander verknüpft seien. Und nun hat in der That Deecke längst (Mü.-De. Etr. II², 502 sq.) nachgewiesen, dass *-m* eine dem Worte angehängte etruskische Kopulativpartikel mit der Bedeutung „et" sei. Das ist doch, wie mir scheint, ein überaus schwer wiegendes Zusammentreffen.

Neben den Vergleichungspunkten führen die französischen Gelehrten auch zwei von Bréal vorgebrachte Gründe gegen die Zusammengehörigkeit der Sprache unserer Inschrift mit dem Etruskischen an, nämlich das Vorkommen des Vokals *o* in unserer Inschrift und die grosse Entfernung zwischen Lemnos und Etrurien.

Dass der letztere nicht stichhaltig sei, darauf weisen die französischen Gelehrten selber bereits hin, aber auch ersterer ist es nicht. Nicht der Laut *o* fehlte der etruskischen Sprache, sondern nur der Buchstabe für diesen Laut fehlte dem etruskischen Alphabet. Dass das Etruskische selbst den Laut *o* besass, ergiebt sich aus mehreren Thatsachen.

Zunächst findet sich bei der Wiedergabe etruskischer Namensformen im Lateinischen das *o* oft genug, und zwar nicht etwa willkürlich, sondern in fester Regelung. So findet sich das *u* der etruskischen Namen auf *-u*, *-uni*, *-una*, weiblich *-ui*, *-uni(a)*, *-unei* im Lateinischen durchweg durch *o* wieder gegeben. Beispiele sind:

etr. *aχu* (z. B. Fa. no. 1075.), *aχuni* (z. B. Fa. no. 1590.) } lat. *Achonius*, *Aconius* (Fa. pag. CXVI.);

petru (z. B. Fa. no. 680.), *petruni* (z. B. Fa. no. 682 bis), *petrunai* (z. B. Fa. no. 439 ter), } lat. *Petronius* (z. B. CIL. I, no. 1353.);

pumpu (z. B. Ga. no. 530.), *pumpuni* (z. B. Fa. no. 1042.), } lat. *Pomponius* (z. B. Fa. no. 1280.),

fulu (z. B. Fa. no. 602.), *hulu* (z. B. Ga. no. 194.), *fuluni* (z. B. Fa. no. 1646.), *huluni* (z. B. Fa. spl. I, no. 231.), *fulunei* (z. B. Fa. no. 329 ter), } lat. *Fuloni* (Fa. no. 1091.), *Hollon*[*i*] (Ga. no. 424).

Absolut zwingend ist freilich dies Wiedergeben von etr. *u* durch lat. *o* nicht dafür, dass die Etrusker dereinst wirklich den Laut *o* besessen hätten. Denn die Sache lässt sich auch so erklären, dass die Römer nach der Analogie ihrer eigenen ziemlich zahlreichen Namen auf *-onius*, von denen überdies ein Teil den etruskischen Namen auf *-u*, *-uni*, *-una* im Stamme entsprach, dieses etruskische Suffix eben durch *-onius* ausgedrückt hätten, die Etrusker selbst indessen ein *u* gesprochen hätten.

Dies Sachverhältnis ist sehr möglich, und ich würde daher aus den Namen obiger Art allein den Schluss, dass die Etrusker dereinst den *o*-Laut besessen hätten, nicht ziehen wenn nicht noch eine zweite Thatsache hinzukäme, die das wahrscheinlich machte. Diese zweite Thatsache aber ist die, dass in sicher bestimmbaren etruskischen Namen sich der Laut *au* nicht selten als kontrahiert darstellt, wobei das Contraktionsergebnis durch *u* bezeichnet ist. Dass ein *au* sich zu *ū* kontrahiere, kann zwar als eine absolute Möglichkeit nicht bestritten werden, aber das uns thatsächlich sonst (z. B. im Lateinischen, Italienischen, Französischen) entgegentretende Kontraktionsprodukt ist doch *ō*, und daher ist es wahrscheinlicher, dass das etruskische *u* nur deshalb erscheint, weil man kein Zeichen für *o* hatte, als dass die Kontraktion wirklich in den *u*-Laut stattgefunden habe. Solcher etruskischen Beispiele von *u* neben *au* sind:

plute (Fa. no. 905 bis a) neben *plaute* (z. B. Fa. no. 1717.);

lutni (Fa. no. 1191.) neben *lautni* (Fa. no. 169.) und *lautnei* (Fa. no. 2564 bis);

cupna (Ga. no. 447.) neben *caupnal* (Fa. no. 372.);

lucania (Fa. no. 1673.) neben *laucani* (Fa. no. 992.);

lucini (Fa. spl. III, no. 312 a. b. c.) neben *laucini* (Fa. no. 647 bis);

luχumni (Fa. no. 1674.) neben *lauχumes* (Fa. no. 650.);

upus (Fa. no. 790.) neben *aupus* (Ga. no. 711.);

supni (Fa. no. 314.) und *supnai* (Fa. no. 339.) neben *saupinas* (Fa. spl. III, no. 305.);

sutrinaś (Fa. no. 1783.) neben *sauturine* (Fa. no. 1751 bis).

Dieses Verhältnis scheint mir zusammen mit der obigen Wiedergabe des etr. *-uni* durch lat. *-onius* doch für das dereinstige Vorhandensein eines etr. *o* zu sprechen, zumal noch vielleicht eine dritte Thatsache hinzukommt. Diese dritte Thatsache ist die anscheinende Erhaltung dieses Lautes im Nordetruskischen. Ich meine damit nicht das Vorkommen des *o* in den Alphabeten der Poebene, die ich als die von Lugano und Este bezeichnet habe (cf. Pauli, altit. Fo. I, 56 sqq. 47 sqq.), denn in beide ist das *o*, wie ich wahrscheinlich gemacht habe, (l. c. 60. 52.), erst nachträglich wieder rezipiert, und zudem sind die in diesen beiden Alphabeten geschriebenen Inschriften der Sprache nach überhaupt gar nicht etruskisch, sondern die des Lugano-Alphabetes gallisch und salasso-lepontisch (l. c. 70.—96.), letzteres gleichfalls ein keltischer Dialekt (l. c. 95.), die des Este-Alphabetes in der Sprache der illyrischen Veneter verfasst (l. c. 112.—121.). Ich meine vielmehr das Vorhandensein des *o* in einer Inschrift, die ich der Sprache nach als etruskisch in Anspruch genommen habe, in der Bilinguis von Voltino (l. c. 15, no. 30. 96.). Es ist zwar von Deecke (Gött. gel. Anz. 1885, 62.) bestritten worden, dass diese Inschrift etruskisch sei, ja er meint sogar, das *omezeclai obalzana ina* „klinge so unetruskisch, wie möglich". Ich möchte aber doch die Etruscität der Inschrift aufrecht erhalten, da doch nichts im Wege steht, in dem *obalzana* ein mit etr. *uφale* verwandtes etc.* *uφalzna* (cf. Bildungen, wie *capzna*, *canzna*, *velczna* u. a.) zu sehen, während *omezeclai*, wie ich schon etr. Fo. I, 96. hervorhob, einerseits an das *mezune* des Steines von Zignano, andererseits an *clan* erinnert, *ina* aber an das

Pronomen *ein*, *in* sich anzuschliessen scheint, mit dem z. B. die Inschrift Fa. no. 1957. *θanχviluś*: *caial*: *ein* schliesst. So muss ich gestehen, dass ich in der Inschrift nichts Unetruskisches zu finden vermag, aber, selbst diese Inschrift beiseite gelassen, so halte ich auch aus den anderen obigen Indizien das einstige Vorhandensein des *o*-Lautes im Etruskischen für genügend gesichert. Der gleichen Ansicht huldigen übrigens auch Corssen (Etr. I, 10.) und Deecke (Gött. gel. Anz. 1886, 59.). Bei der grossen Verschiedenheit, welche meine wissenschaftlichen Anschauungen von denen der genannten beiden Gelehrten trennt, dürfte in einem solchen Zusammentreffen immerhin einige Gewähr für die Richtigkeit des Resultates liegen.

Aus dem Vorkommen des *o* in der Inschrift des Haruspex von Pisaurum (Fa. no. 69.) und auf einem nolanisch-etruskischen Gefäss, welche Deecke (l. c.) für seine Meinung anführt, möchte freilich der Schluss nicht gezogen werden können. Die erstere Inschrift ist, wie die verschnörkelte Form der etruskischen Buchstaben darthut, sehr jung, so dass hier ganz unmöglich ein altes *o* sich erhalten haben kann. Überdies ist sie eine Bilinguis und eben in Picenum gefunden, Grund genug für das Eindringen eines *o* aus den italischen Dialekten, umsomehr, als das Wort *fronta* „fulguriator", in dem das *o* sich findet, gar kein einheimisch etruskisches, sondern ein indogermanischer Eindringling ist, der seinen mitgebrachten *o*-Laut behielt. Ähnlich aber verhält es sich auch mit dem *o* des nolanisch-etruskischen Alphabets. Das Alphabet an sich ist freilich das etruskische, aber eben in Kampanien geschrieben, und der Schreiber kann leicht, der Gewohnheit des griechischen oder lateinischen Alphabets folgend, das *o* eingemischt haben. Wenn also auch aus diesen beiden Gründen Deeckes sich das einstige Vorhandensein des *o*-Lautes im Etruskischen nicht schliessen lässt, so glaube ich doch, dass dasselbe auch ohne das durch meine oben angeführten Gründe als gesichert anzusehen sei.

Wenn also das Etruskische den Laut *o* besass und nur

seinem Alphabete der entsprechende Buchstabe fehlte, dann hat es nichts Befremdliches, wenn in einer verwandten Sprache, die in einem Alphabet überliefert ist, welches das *o* besass, auch *o* sich geschrieben findet, und es kann somit aus dem Vorkommen des *o* in unserer lemnischen Inschrift ein Gegengrund gegen die Verwandtschaft der Sprache derselben mit dem Etruskischen nicht entnommen werden. Ja, ich glaube sogar, dass sich aus dem soeben erörterten Verhalten des Etruskischen eher ein Grund für die Verwandtschaft der Sprache unserer Lemnos-Inschrift mit dem Etruskischen gewinnen lässt. Wenn das Etruskische dereinst das Zeichen für *o* besass und es später aufgab, so ist das doch wohl nur daraus zu erklären, dass die beiden Laute *o* und *u* sich in der Aussprache einander so genähert hatten, dass man kein Bedürfnis mehr empfand, sie durch verschiedene Buchstaben zu bezeichnen. Nun aber zeigt unsere Lemnos-Inschrift, wie oben (pag. 18.) bereits erwähnt, kein V, sondern bezeichnet den *u*-Laut, der in dem Namen der Stadt Murina zu erwarten gewesen wäre, durch *o* (cf. oben pag. 35.), hat also gleichfalls für beide Laute nur ein Zeichen, so dass also auch in unserem lemnischen Dialekt eine scharfe Scheidung beider Laute nicht vorhanden gewesen zu sein scheint. Das wäre dann doch in der That wieder ein neuer Koinzidenzpunkt mit dem Etruskischen, der auch dadurch keineswegs entkräftet wird, dass das Etruskische zur Bezeichnung beider Laute das *u*, das Lemnische das *o* wählte. Das ist nur eine Folge der lokalen Trennung beider Dialekte und der dadurch bedingten Anwendung zweier ganz verschiedenen Alphabete. Dass in Lemnos grade das *o* zur Bezeichnung beider Laute gewählt wurde, ist gewiss mit dadurch bedingt worden, dass in allen älteren griechischen Alphabeten ja auch sonst das Zeichen ○ für *o* und *u* (ου) gemeinsam gilt.

Es bleibt also die Thatsache bestehen, dass sowohl das Etruskische, wie auch die Sprache unserer Inschrift die beiden Laute *o* und *u* nur durch je ein Zeichen bezeichnen, offenbar infolge einer einander genäherten Aussprache derselben. Das ist dann aber wieder ein gemeinsamer Zug beider Sprachen

und spricht eher für, als gegen eine Verwandtschaft derselben. Weitere Gründe gegen diese Verwandtschaft sind nicht angeführt worden und ergeben sich, so weit ich sehe, auch nicht.

Es wäre voreilig, so frappant auch die oben angeführten Koinzidenzpunkte unserer Inschrift mit dem Etruskischen erscheinen, nun aus dieser einen Inschrift schon schliessen zu wollen, dass dereinst auf Lemnos Verwandte der Etrusker gewohnt hätten. Dazu würden doch erst noch weitere Inschriften reicheres Vergleichungsmaterial bieten müssen. Aber das kann man doch jetzt bereits sagen, dass das Etruskische mit der Sprache unserer Inschrift sehr zahlreiche und sehr auffällige Vergleichungspunkte bietet.

Unter dieser Reserve also will ich nun die Folgerungen beleuchten, die sich ergeben würden, wenn die Sprache unserer Inschrift sich wirklich als dem Etruskischen verwandt herausstellen sollte.

Wir hätten dann also die Bestätigung der alten Überlieferung, dass die Etrusker pelasgischen Stammes seien, und damit würde dann die vielberühmte Pelasgerfrage aufgerollt sein.

Die bisher versuchten Lösungen haben ja zu sehr verschiedenen Resultaten geführt. Bald sah man in den Pelasgern die ältesten Griechenstämme, bald Illyrier, bald Semiten. Auf letztere Ansicht, die Kieperts, wird aus mancherlei Gründen etwas näher einzugehen sein. Kiepert (Handbuch der alten Geographie[1] 324. 402.) hält die Pelasger also, wie überhaupt, so auch in unseren beiden Gebieten für Semiten. Aber das geht um der Sprache willen nicht an. Die verschiedenen Versuche, das Etruskische aus dem Semitischen zu erklären (von Giambullario an bis Stickel), sind sämtlich als gescheitert anzusehen. Und in der That sieht auch Kiepert selbst die Sprache der etruskischen Inschriften nicht als semitisch an, sondern nimmt an, dass die herrschenden Semiten ihre Sprache völlig aufgegeben uud die der unterworfenen Bevölkerung, der Πελασγοι der griechischen Berichte, angenommen hätten. Ein solcher Hergang ist ja an sich sehr möglich und in der Geschichte oft genug vorgekommen, aber im vorliegenden Falle

scheint mir die Annahme desselben auf Schwierigkeiten zu stossen.

Wir sehen auf Lemnos dieselbe nichtsemitische Sprache, wie in Etrurien, und müssten daher annehmen, dass auch dort die herrschenden Semiten ihre Sprache aufgegeben und die der unterworfenen Urbevölkerung angenommen hätten, und zwar einer Urbevölkerung, die mit der Etruriens von gleichem Stamme gewesen sei. Das wäre doch ein wunderlicher Zufall, an den zu glauben schwer fällt. Es erscheint doch einfacher, in dieser Urbevölkerung selbst die tyrrhenischen Pelasger zu sehen. Nun leitet zwar Kiepert den Namen Lemnos von לבנה „die weisse“ und den von Samothrake, Σάμος Θρηικίη bei Homer, von שמה „die hohe“ her, und auch der Name von Imbros kann allenfalls semitisch sein, sofern darin ein אמרה stecken könnte, welches zu אמיר „cacumen“ gehörig wäre, so dass also Imbros „die gegipfelte“ bedeutete, eine Etymologie, die auch an dem Namen der Amoriter, אמרי, eine Stütze fände, sofern diese auf den Gebirgen südlich von Judäa wohnten und als „διάκριοι“ aufzufassen sein werden; aber, alles dies zugegeben, so scheint mir daraus nichts weiter zu folgen, als dass einst, wie an so vielen Punkten an den Küsten und auf den Inseln des Mittelmeeres, auch auf unserer Inselgruppe dereinst phönikische Faktoreien existiert haben, die aber zeitlich weit vor der tyrrhenischen Besitznahme der Inseln liegen. Ob in Etrurien je Semiten gewohnt haben, ist mir sehr zweifelhaft. Agylla, dessen Namen man als semitisch hat nachweisen wollen, kann auch eine phönikische Faktorei gewesen sein, wie denn auch später noch an ihrem Strande eine karthagische Faktorei, das Punicum der Römer, lag (cf. Kiepert, l. c. 410.); weitere semitische Ortsnamen aber giebt es, wie Kiepert selbst (l. c. 402.) anführt, in ganz Etrurien nicht.

Aber der semitische Ursprung der Namen Lemnos, Samos und Imbros ist gar nicht einmal so sicher. Dass sie semitisch sein können, ist ja zuzugeben, aber andrerseits ist doch auch zu beachten, dass Namensformen, welche mit den Namen

unserer drei Inseln verwandt sein können, sich bei den vorderasiatischen Völkern finden. So haben wir zu Imbros die karischen Eigennamen Ὕμβρασις und Ἰμβάρηλδος, so wie Ὕμβραμος als Bezeichnung des Hermes (Georg Meyer in Bezzenbergers Beiträgen X, 193.). So stellen sich zu Samos die Namen Σαμυλία, Stadt in Karien, und die gleichfalls karischen Personennamen Σάμασσις und Σαμώυος (l. c. 197.). Zu Lemnos aber kann der Name der karischen Stadt Λησίμανδος gehören, wenn Λῆμνος für Λῆπνος oder Λῆβνος steht, eine Annahme die ja auch bei der Herleitung aus semitischen לבנה nötig wird und deren Möglichkeit sich überdies von selbst versteht.

Es ist also die Herleitung der Namen unserer drei Inseln aus dem Semitischen keineswegs gesichert, ja nicht einmal sehr wahrscheinlich, und es kann aus ihnen ein irgendwie zwingender Schluss, dass die Bewohner der genannten Inseln dereinst Semiten gewesen seien, in keiner Weise gewonnen werden.

Weiter fragt sich nun, ob wir in den Pelasgern Indogermanen zu sehen haben. Deecke und Bugge nehmen dies für die Etrusker bekanntlich an, ich selbst habe es in Abrede gestellt, und eine Anzahl jüngerer Gelehrten hat sich mir angeschlossen.

Jetzt scheint mir die Zeit gekommen, wo man dieser Frage näher treten könne, aber es wird zweckmässig sein, nicht sofort in die sprachliche Erörterung einzutreten, weil diese bisher keine Resultate gebracht, sondern nur Irrtümer veranlasst hat, sondern zuvor den Versuch zu machen, ob man sich der Frage nicht von anderer Seite her nähern könne. Und die Möglichkeit hierzu scheint sich mir von geschichtlich-geographischer Seite her zu bieten.

Otfr. Müller (Etr. II ², 78.) hat sorgfältigst alle Punkte am ägäischen Meere zusammengestellt, „wo man die Pelasger-Tyrrhener in irgend einer Zeit bestimmt nachweisen kann“. Es sind die folgenden: Lemnos, Imbros, Samothrake, Skyros,

der Athos, Metaon auf Lesbos, Parion am Hellespont, Plakia und Skylake an der Propontis, Kyzikos, die Insel Besbikos, Pitane, Antandros, die Küste von Torrhebis, Termerion in Karien, Malea, und in Attika die Gegend vom Hymettos bis zum Ilissos, so wie auch wohl das Vorgebirge Kolias. Diesen Orten sind nach O. Crusius (Beitr. zur griech. Mythologie 4sqq.) Theben, die Pelasgiotis in Thessalien und die Stadt Kreston am Echeidoros in der Nähe des Thermaischen Meerbusens anzureihen.

In den vorstehend genannten Gebieten nun stossen wir da, wo grössere Strecken in den Händen der Pelasger waren, auf die eigentümlichen Ortsnamen, welche mit den Suffixen *-ss-* (*-s-*) und *-nd-* (*-d-*) gebildet sind und sich auch über einen grossen Teil Kleinasiens erstrecken. So haben wir:

in Attika, und zwar in dem oben bezeichneten Gebiet oder wenigstens in der Nähe desselben, die Flüsse Ἰλισσός und Κηφισ(σ)ός (in der Sage Vater des Ναρκισσός), das Gebirge Βριλησσός, wofür man nach attischer Weise auch Βριληττός sprach, und dem entsprechend auch Ὑμηττός, Λυκαβηττός und Σφηττός, so wie die Stadt Προβάλινθος (über gr. -νθ- neben dem vorderasiatischen *-nd-* nachher);

in Böotien die Flüsse Κηφισ(σ)ός und Περμησσός, die Städte Τευμησσός und Μυκαλησσός;

in Thessalien den Fluss Παμῖσός und die Städte Σκοτοῦσσα, Ἄργισσα, Λάρῖσα, Πύρασος, Πάγασαι, und zwar letztere sämtlich in der Pelasgiotis gelegen;

auf Lesbos die Städte Ἄντισσα und Ἔρεσος.

Diesen selben Bildungen begegnen wir nun in einem grossen Teile Kleinasiens und des südöstlichen Europas. Es sind in Vorderasien (ich folge zumeist den Sammlungen Georg Meyers in Bezzenbergers Beiträgen X, 173 sqq.) die folgenden:

in Bithynien: Λίβυσσα;

in Paphlagonien: keine;

in Pontus: Μεγαλωσσός; Πάτρασυς, Βοίνασα, Δάδασα, Σημισός, Κάμισα, Πιμώλισα; — *Gagonda;*

in Galatien: Ἀλιασσός, Κάρισσα; Ἄνδρασος, Δούδουσα; — Τρόκμαδα;

in Kappadokien: Καβασσός, Νηροασσός, Παρνασσός, Σαβαλασσός, Ἰασσός, Ζοροπασσός, Λακριασσός, *Dagalassus*, *Salmalassus*, *Megalassus*, Νανεσσός, Ἀραβισσός, Κικισσός, Μουκισσός, Ὀρβαλισσός, Τιταρισσός, Καλτιόρισσα; Οὐήνασα, Γόδασα, Λαύσασα, Τόμισα, Κουκουσός, Δάγουσα; — Δαλισανδός, Λάρανδα, Λυκανδός, Ποδανδός, Σόανδα (und -δός), Τζαμανδός, Δασμένδα;

in Lykaonien: Πετενησσός, Ἀδοπισσός, Κοροπισσός; Θήβασα, Δαρασός (oder Ἀδρασός); — Τύμανδος, Λάρανδα; Ψίμαδα, Οὐάσαδα, Τιβάσσαδα;

in Phrygien: Ἀβασσός, Ἀλαμασσός, Ἀττανασσός, Συασσός, Κιδνεσσεῖς, Πρυμνησσός, Τρίνησσα, Κυδισσός, Κολοσσαί; Ἄμβασον; — Μόκκαδα, Σύνναδα;

in Mysien: Λυρνησσός, Μυρμησσός, Μαρπησσός, Σαρδησσός, Πρεπενισσός, Κορύβισσα, Πειρωσσός; Πίνδασος, Κάρησος, Λάρισα, Ἄργιζα; — Μανδακάδα;

in der Troas: Μερμησσός; Τράγασαι;

in Lydien: Κερασσός, Θυεσσός, Κορησσός, Σολμισσός; Ἄκρασος, Τάμασος, Λάρισα; — Σίλανδος, Κάλανδος, Βλαῦνδος;

in Karien: Ἁλικαρνασσός, Βουβασσός, Κρυασσός, Κυβασσός, Πρινασσός, Ὑγασσός, Οὐασσός, Τυεννησσός, Ἀδησσός, Μυκαλησσός, Σινδησσός, Τελμησσός, Τυμνησσός, Ἀρλισσός, Θεμισσός, Μυγισσός, Λυρισσός, Κύρβισσα, Ὕδισσα, Ἀλωσσός, Πιδωσσός; Δύνδασον, Ἴασος, Πειγέλασος, Ὠντωσσύασος, Ἀγορησός, Ἀσσησός; — Ἀλάβανδα, Ἀμύνανδα, Καρβασύανδα, Καρύανδα, Κύλλανδος, Λάβρανδα, Ληψίμανδος, Ναρίανδος, Πάσανδα, Σάσανδα, Ἄλινδα, Πίγινδα, Πύρινδος, Ἴονδα, Ὀκτώρκονδα, Ὄγονδα, Ταρκόνδαρα, Κάλυνδα, Μύνδος; Μασανώραδα, Ὕνιδος;

in Lykien: Ἀκαρασσός, *Habessus*, Ἰδεβησσός, Καβησσός, Καρμυλησσός, Ἀκαλισσός; Τέργασον, Κάρυσις; — Ἄκανδα, Ἀρύκανδα, Θρύανδα, Καδύανδα, Τήλενδος, Τρεβένδαι; Ἄρσαδα, Σέβεδα;

in Pisidien: Ἀριασσός, Πιτυασσός, Σαγαλασσός, Ταρβασσός, Τερμησσός, Πεδνηλισσός; Κόρβασα, Κόρμασα, Ὄλβασα; — Οἴανδα, Οἰνόανδα, Ὀρόανδα, Ἴσινδα, Ταλβόνδα; Ἄδαδα, Ἄμβλαδα, Ὁμόναδα;

in Pamphylien: Κολυβρασσός, Λυρνησσός; Ὄλβασα; — Ἄσπενδος; Μάγυδος;

in Kilikien: Πινδενισσός; Ὄλβασα; — Οἰνίανδος, Μύσανδα, Κύινδα, Νάγιδος.

Diese Zusammenstellung ergiebt folgende Statistik:

s-Formen: in Bithynien 1, in Paphlagonien —, in Pontus 7, in Galatien 5, in Kappadokien 23, in Lykaonien 5, in Phrygien 10, in Mysien 11, in der Troas 2, in Lydien 7, in Karien 27, in Lykien 8, in Pisidien 9, in Pamphylien 3, in Kilikien 2;

d-Formen: in Bithynien —, in Paphlagonien —, in Pontus 1, in Galatien 1, in Kappadokien 8, in Lykaonien 5, in Phrygien 2, in Mysien 1, in der Troas —, in Lydien 3, in Karien 21, in Lykien 8, in Pisidien 8, in Pamphylien 2, in Kilikien 4.

Diese Statistik zeigt folgendes: Die Namen auf *-d-* sind im ganzen seltener, als die auf *-s-*, sie verhalten sich zu einander, wie 64 zu 120, innerhalb der einzelnen Provinzen aber ist das Verhältnis beider so, dass im Süden die Formen mit *-d-* verhältnismässig stärker vertreten sind als die mit *-s-*, so in Karien, Lykien, Pisidien, Pamphylien, Kilikien und Lykaonien, während sie nach Norden stark zurücktreten, so in Pontus, Galatien, Kappadokien, Phrygien und Mysien. Als den Hauptsitz dieser beiden Formationen überhaupt ergeben sich Kappadokien, Karien, Lykien und Pisidien, in zweiter Reihe Lykaonien, Phrygien, Lydien, Mysien, nur dünn gesät sind sie im Norden. Dies deutet also darauf hin, dass das eigentliche Centrum ihrer Ausbreitung in den genannten Südprovinzen gelegen habe, von wo aus sie sich in allmählicher Abnahme nach Norden hin verbreitet haben. Das heisst also, anders ausgedrückt, das Volk, das diese wunderlich klingenden Namen schuf, war im Süden sesshaft und breitete sich allmählich von da nach Norden aus.

Aber das Verbreitungsgebiet dieser Namen ist mit Vorderasien noch nicht abgeschlossen. Wir können sie auch jenseit der Propontis noch in Thrakien (im weitesten Sinne des

Wortes) weiter verfolgen. So haben wir Ἄγησσος, Ὀδησσός, Σαλμυδησσός, Αἰγισσός, Ζίλμισσος, Ναϊσσός, *Paralissus*, *Patanissa*, Σκοτοῦσσα, Θυσσός, jedoch, soweit ich sehe, keine Namen mit *-d*-Suffixen, die ja auch schon im Norden Kleinasiens selbst verschwanden, letzterer Umstand besonders beweisend dafür, dass zwischen diesen thrakischen Namen und den asiatischen ein wirklicher geschichtlicher Zusammenhang bestehe.

Von Thrakien aus aber ziehen sie sich weiter durch Makedonien, wo wir sie finden in: Ἄγασσα, Ἔδεσσα, Ἄρνισσα, Τύρισσα, Θυσσός, auch hier nur Formen mit *-s-*, keine mit *-d-*.

Damit sind wir denn an der Grenze von Thessalien angelangt und es schliessen sich nun die oben bereits aufgeführten Namen in Thessalien, Böotien und Attika an.

Aber in Griechenland lassen sich die Namen dieser Formation noch über die oben genannten Gebiete hinaus verfolgen. So haben wir:

in Phokis: das Gebirge Παρνασσός, den Fluss Κηφισσός und die Städte Κυπαρισσός und Ἄμβρυσσος;
bei den ozolischen Lokrern: Ἄμφισσα;
in Aetolien: die Gebirge Ταφιασσός und Ἀράκυνθος;
in Achaia und Elis: das Gebirge Ἐρύμανθος;
im ionischen Meere: die Insel Ζάκυνθος;
auf dem Isthmos: Κόρινθος;
in Argolis: Σάμινθος;
auf Euboea: Κέρινθος;
auf Keos: Κορησσός, Ποιήεσσα;
auf Paros: Μάρπησσα;
daneben: die kleine Insel Πρεπέσινθος;
unter den Sporaden: die Insel Λέβινθος;
auf Chios: Βολισσός und das Vorgebirge Καύκασα;
auf Kreta: Τυλισσός und Κνω(σ)σός;
griechische Pflanzstätte:
auf Chalkidike: Ἄκανθος, Ὄλυνθος;
in Thrakien: Πέρινθος.

Bei vorstehender Aufzählung sind die zahlreichen griechischen Inselnamen auf -οῦσσα nicht mit aufgeführt, weil es nicht sicher ist, ob diese nicht echt griechisch sind. Viele von ihnen haben anscheinend eine klare griechische Etymologie, wie z. B. Οἰνοῦσσα vor Methone i. e. οἰνόεσσα „die weinreiche", Σχοινοῦσσα bei Naxos „die binsenreiche", Φαρμακοῦσσα zwischen Halikarnass und Milet „die heilmittelreiche", Ὑετοῦσσα ebendort „die regenreiche". Es wäre an sich möglich, dass hier Volksetymologie vorläge, aber da nicht ersichtlich ist, warum diese grade nur bei Inseln ihr Spiel getrieben hätte, sonst nicht, so sind sie doch wohl für echt griechisch zu halten und deshalb von mir in das obige Verzeichnis nicht aufgenommen.

Bemerkenswert an vorstehender Aufzählung ist zweierlei, einmal, dass wir die fraglichen Namen mehrfach an Gebirgen und Flüssen haften sehen, ein Zeichen hohen Alters, und sodann, dass hier auf griechischem Boden plötzlich das im nördlichen Kleinasien nur noch seltene, in Thrakien und Makedonien völlig verschwundene Suffix *-nd-* in ziemlich grosser Anzahl wieder auftaucht, aber in der veränderten Gestalt -νθ-. Diese letztere Thatsache wird weiter unten in bezug auf ihren Wert näher geprüft werden.

Es ist ein weit ausgedehntes Gebiet, auf dem die Namen unserer Formation herrschen, so ausgedehnt, dass man fast vermuten könnte, der Gleichklang der Endungen sei ein zufälliger und materielle Verwandtschaft gar nicht vorhanden. Aber dem steht der Umstand entgegen, dass manche Namen in verschiedenen Gegenden wiederkehren. So finden sich ausserhalb Griechenlands folgende Parallelen:

Λάρισα in Lydien, Mysien und der Troas;
Ὄλβασα in Kilikien, Pisidien, Pamphylien;
Λυρνησσός in Mysien und Pamphylien;
Ἴασσός in Kappadokien, Ἴασος in Karien;
Τερμησσός in Pisidien, Τελμησσός in Karien;
Ἀριασσός in Pisidien, Ἀλιασσός in Galatien;
Ἀβασσός in Phrygien, *Habessus* in Lykien;

Καβασσός in Kappadokien, Καβησσός in Lykien, Κυβασσός in Karien;

Ἀκαρασσός in Lykien, Ἄκρασος in Lydien, Ἀγορησός in Karien;

Salmalassus in Kappadokien, Σαλμυδησσός in Thrakien;

Megalassus in Kappadokien, Μεγαλωσσός in Pontus, Μυκαλησσός in Karien;

Ἀδησσός in Karien, Ὑδησσός in Thrakien, Ἔδεσσα in Makedonien;

Μερμησσός in der Troas, Μυρμησσός in Mysien;

Τάμασος in Lydien, Τόμισα in Kappadokien;

Γόδασα in Kappadokien, Κυδισσός in Phrygien;

Δάδασα in Pontus, Δούδουσα in Galatien;

Ὑγασσός in Karien, Ἀγησσός in Thrakien, Ἄγασσα in Makedonien;

Σολμισσός in Lydien, Ζίλμισσος in Thrakien;

Θυσσός in Thrakien und Makedonien, Θυεσσός in Lydien, Συασσός in Phrygien;

Θεμισσός in Karien, Σημισός in Pontus;

Κοροπισσός in Lykaonien, Κορύβισσα in Mysien, Κύρβισσα in Karien, Κόρβασα in Pisidien;

Κερασσός in Lydien, Κορησσός in Lydien, Κάρησος in Mysien, Κάρισσα in Galatien, Κάρυσις in Lykien;

Πινδενισσός in Kilikien, Πετενησσός in Lykaonien, *Patanissa* in Dacien;

Λάρανδα in Kappadokien und Lykaonien;

Οἰνόανδα in Pisidien, Οἰνίανδος in Kilikien;

Κάλανδος in Lydien, Κάλυνδα in Karien;

Οἴανδα in Pisidien, Ἴονδα in Karien;

Κύινδα in Kilikien, Καυίνδανα in Lykaonien;

Ἀμύνανδα in Karien, Ὁμόναδα in Pisidien;

Ἄκανδα in Lykien, Ὄγονδα in Karien;

Καδύανδα in Lykien, Καρύανδα in Karien;

Τρεβένδαι in Karien, Ταλβόνδα in Pisidien.

Bei manchen dieser Ansetzungen entsprechen sich die Formen nicht völlig, sondern sind sich im Klang nur ähnlich.

Trotzdem sind die Vergleichungen nicht abzuweisen, weil einmal anzunehmen ist, dass auf einem so ausgedehnten Gebiete Dialektverschiedenheiten bestanden haben werden, andererseits aber uns die Namen nur in der Schreibung der Griechen vorliegen, welche fremde Laute ziemlich ungenau auffassten und wiedergaben. Das lässt sich an solchen Wörtern, wo wir die Originalform kennen, leicht nachweisen. So wird z. B.

altpers. *Khsajārsā* zu gr. Ξέρξης; *Artakhsatra* zu Ἀρταξέρξης; *Açpakanā* zu Ἀσπαθίνης; *Uvakhsatara* zu Κυαξάρης; *Gaubaruva* zu Γωβρύας; *Kaispis* zu Τείσπης; *Dārajavus* zu Δαρεῖος; *Fravarti* zu Φραόρτης; *Vindafranā* zu Ἰνταφέρνης; *Bagabukhsa* zu Μεγάβυζος; *Bardija* zu Σμέρδης; *Kambuǵija* zu Καμβύσης; *Vidarna* zu Ὑδάρνης; *Vištāçpa* zu Ὑστάσπης;

lykisch *pixedara* zu gr. Πιξώδαρος und Πισέδαρος; *extta* zu Ἴκτας; *ekatamla* zu Ἑκατόμνας; *mollihisi* zu Μόλλισις; *orttija* zu Ὄρτιος; *porihimetiti* zu Πυρίματις; *siderija* zu Σιδάριος (cf. Mor. Schmidt, Neue lykische Studien).

Die vorstehenden Beispiele zeigen, dass von gleichmässiger und fester Lautbehandlung gar keine Rede sein kann, sondern dass man sich damit begnügte, den ungefähren Klang des fremden Wortes wiederzugeben. Wir sind also zu der Vergleichung und Identifizierung der obigen wenn auch nur ähnlich klingenden Formen völlig berechtigt und dürfen daher auch aus ihnen den Schluss ziehen, dass alle diese Ortsnamen in der That ein und demselben Volk entstammen.

Und das gilt auch von den griechischen Ortsnamen der betreffenden Formation. Denn auch von ihnen kehrt ein Teil auf anderen Punkten unseres Gebietes wieder. So finden wir:

zu Παρνασσός in Phokis Παρνασσός in Kappadokien, Πριναασσός in Karien;

zu Μυκαλησσός in Böotien Μυκαλησσός in Karien, *Megalassus* in Kappadokien, Μεγαλωσσός in Pontus;

zu Κορησσός auf Keos Κρησσός in Lydien, Κερασσός in Lydien, Κάρησος in Mysien, Κάρισσα in Galatien, Κάρυσις in Lykien;

zu Μάρπησσα auf Paros Μαρπησσός in Mysien;

zu Κηφι(σ)σός in Attika und Böotien Καβησσός in Lykien, Καβασσός in Kappadokien;

zu Ἄργισσα in Thessalien Ἄργιζα in Mysien;

zu Ἄμφισσα bei den ozolischen Lokrern Ἄμβασον in Phrygien;

zu Καύκασα auf Chios Κουκουσός in Kappadokien;

zu Λάρισα in Thessalien Λάριζα in Lydien, Mysien und der Troas;

zu Ἐρύμανθος in Elis Ὀρομανδός in Kappadokien;

zu Ἄκανθος auf Chalkidike Ἄκανδα in Lykien, Ὄγονδα in Karien;

zu Κόρινθος auf dem Isthmus und Κέρινθος auf Euboea Κάλανδος in Lydien;

zu Πέρινθος in Thrakien Πύρινδος in Karien.

Auch hier liegt die Verwandtschaft, wie ich glaube, völlig auf der Hand und ist nicht zu bezweifeln. Übrigens habe ich in beiden Registern nur solche Lautwandel zugelassen, die auch sonst vielfach vorkommen.

Ich habe bei der vorstehenden Untersuchung nur die *-s-* und *-d-*Suffixe berücksichtigt, weil sie die charakteristischesten sind und sie zur vorläufigen Feststellung des Thatbestandes mir zu genügen schienen. Es giebt aber auf dem fraglichen Gebiete noch eine ziemliche Reihe anderer Suffixe, welche Georg Meyer (l. c.) gleichfalls behandelt hat. Es sind die folgenden: -να (-ανα, -ινα, -ωνα, -ηνα, -υνα); -μος (-αμος, -ιμος, -ομος, -υμος, -ωμος); -ρα (-αρα, -ερα, -ορα, -υρα, -ωρα, -αυρα, -ειρα, -ουρα); -λα (-αλλα, -αλα, -ελα, -ηλα, -ιλα, -υλος, -ωλος, -ουλα); -κα (-ακα, -ωκα, -ικα, -υκα); -τα (-ατα, -ιτα, -ο(τ)τα, -υτος, -ουτα); -βα (-αβα, -ηβα, -ιβα, -υβα); -πα (-απα); -ουα und -υα; -αγον. Bei ihnen allen wechselt die flexivische Endung zwischen -ος, -α, -ον, was natürlich alles dreies Gräcisierung ist. Meyer führt als gesondertes Suffix auch noch -ζα (-αζα, -ιζα, -υζα) auf, welches ich indessen, als eine mutmassliche Nebenform von -σα, bereits bei den *-s-*Formen mit behandelt habe.

Die Gesamtheit der mit ihnen gebildeten Namen hier

aufzuführen, scheint mir überflüssig, die Zusammenstellung bei Georg Meyer (l. c. 190 sqq.), der sie nach den Wortstämmen geordnet vorführt, ist, wenn auch einzelnes vielleicht zu ändern ist, doch im ganzen ausreichend, um aus ihr den Nachweis zu führen, dass sowohl die Namen auf -(*s*)*s*- und -(*n*)*d*-, so wie auch die mit den genannten andern Suffixen gebildeten in der That ein und demselben Volke angehören.

Nachdem somit festgestellt ist, dass sich durch ganz Vorderasien, Thrakien, Makedonien und gewisse Teile Griechenlands Ortsnamen von einem bestimmten charakteristischen Gepräge hindurchziehen und dass diese Namen von ein und demselben Volke herrühren, wird es sich fragen, ob auch die Etrusker an diesen Ortsnamen teilnehmen.

So gestellt, ist die Frage zu verneinen, denn die Ortsnamen in Etrurien sind sämtlich, so weit sie klar sind, italischen Ursprunges und älter, als die Einwanderung der Etrusker. Aber in der sonstigen Wortbildung der Etrusker spielen die beiden Suffixe, die die oben behandelte Ortsnamenbildung beherrschen, eine grosse Rolle.

So haben wir -*s*(-*ś*) als stammbildendes Element in den Appellativen *fleres* und *θues*, in dem Götternamen *maris*, dem Vornamen *laris* und den Zunamen *peris*, *hatis*, *natis*, *cilis*, *cutlis*, *lecetis*, *turicis* und *pultus*, sie alle echt etruskisch im Gegensatz gegen die meisten anderen Namen, welche indogermanisches Lehngut sind.

Das -*nθ* aber begegnet als Ableitungssuffix in dem Appelativum *munθ*, von dem wohl der Göttername *munθuχ* eine Ableitung ist, in den Götternamen *leinθ*, *vanθ* und *aminθ* (Fa. spl. I, no. 374.), in den Vornamen *ar*(*u*)*nθ*, *lar*(*n*)*θ*, weibl. *ravnθu* und *ramθa*, (wohl für *ramnθa*), in dem Namen *śminθ* (Ga. no. 6.) und den Sklavennamen *tesinθ* und *plsinθ*, zu denen sich auch noch das von Paulus überlieferte *falandum* „Himmel“ gesellt, welches in etruskischer Form* *fal*(*a*)*nθ* lauten würde. Alle diese Formen sind gleichfalls echt etruskisch, und ich glaube jetzt an den indogermanischen Ursprung

von *arnθ* und *larθ* so wenig mehr, wie an den von *tesinθ* und *plsinθ*.

Beide Suffixe also sind im Etruskischen, wie man sieht, sehr lebendig, aber damit nicht genug, es entsprechen auch einzelne dieser etruskischen Formen direkt vorderasiatisch-griechische Ortsnamen. So haben wir die Ortsnamen Λάρισα (Lydien, Mysien, Troas, Thessalien) und Λάρανδα (Kappadokien, Lykaonien) anscheinend von den etruskischen Vornamen *laris* und *larnθ* mit *-a* weitergebildet, so scheint Μύνδος (Karien) sich an etr. *munθ* anzuschliessen, so zeigen Πέρινθος und *peris*, wie es scheint, gleichen Stamm.

Es fragt sich nun, welchem Sprachstamme diese eigenartigen Bildungen angehören. Semitisch sind sie nicht, das sieht man auf den ersten Blick, aber für indogermanisch sind sie gehalten und erklärt worden von Georg Meyer in seiner mehrfach erwähnten Abhandlung über die Karer (Bezzenbergers Beitr. X, 198.).

Mir scheint indessen durch seine Betrachtungen der indogermanische Charakter der fraglichen Ortsnamen keineswegs erbracht. Er führt zwar eine Anzahl derselben auf indogermanische Wörter zurück, aber, wie mir scheint, ohne Evidenz. So vergleicht er z. B. die Namen des Stammes Ἀλγ- mit lit. *algà* „Lohn“; Ἀρ- mit skr. *arja;* Ἀρβ- mit gr. ὄρφανος; Ἀρσ- mit baktr. *aršan* „Mann“; Βαργ- mit *bhargh*; Δέδμασα mit gr. δέμω; Ἰδ- mit gr. ἰδρύω oder εἶδον oder ἱδρώς; Ἰμβρ- mit lat. *imber;* Ἰνδός mit skr. *sindhu;* Καδ- mit gr. κέχασμαι; Κανδ- mit skr. *kandra* „Mond“; Καρβ- mit got. *hvairban* „drehen“; Καρδ- mit skr. *kardama* „Sumpf“; Κολ- mit gr. κόλος „verstümmelt“; Κυβ- mit skr. *çobhate* „glänzen“; Ὀλ- mit ὄλλυμι oder ὀλυρά „Spelt“; Παργ- mit skr. *parǵ* (unbelegt!); Πασ- mit gr. πάσσω oder πατέομαι; Πατ- mit lat. *patulus;* Πισ- mit gr. πῖσος „wasserreiche Niederung“ oder mit skr. *pinaṣṭi* „zerstampfen“, lat. *pinso;* Πλαγ- mit gr. πλήσσω, lat. *plaga;* Πρι- mit skr. *prī* „lieben“ oder *krī* „kaufen“; Πυγ- mit lat. *pungo*; Σαρ- mit skr. *sar* „fliessen“; Σινδ- mit skr. *sindhu* „Fluss“; Στροβ- mit gr. στροβελός; Συ- mit gr. σῦς; Ταρβ-

mit gr. τάρβος; Ταρκ- mit skr. *tarkajati* „vermuten"; Τελμ- mit gr. τέλμα; Τενδ- mit lat. *tendo;* Τυμ- mit lat. *tumeo.*

Selbst wenn man davon absieht, dass ein grösserer Teil der von Meyer aufgeführten Wortstämme ohne indogermanische Vergleichungen bleibt, weil sich eben nichts Vergleichbares findet, selbst wenn man zugiebt, dass bei den vorstehenden Etymologieen lautlich alles in Ordnung sei, obwohl manches, wie z. B. der doppelte Reflex des indischen *sindhu* durch Ἰνδ- und Σινδ- grosse Bedenken hervorruft, so scheitert doch für mich das Indogermanentum der obigen Namen an einer anderen Erwägung. Wie die indogermanischen Personennamen allesamt inhaltlich ein bestimmtes Gepräge zeigen und ganz bestimmte Anschauungen überall in ihnen wiederkehren, ein Verhalten, wie es am klarsten und eingehendsten von Fick in seinen „Griechischen Personennamen" dargelegt worden ist, ganz ebenso zeigt sich auch in den Ortsnamen der indogermanischen Völker ihrem Inhalte nach ein gleiches bestimmtes Gepräge. Ich kann das an diesem Orte natürlich im einzelnen nicht ausführen, aber die Thatsache steht fest. Von diesem festen Gepräge der indogermanischen Ortsnamen aber weichen die obigen Zusammenstellungen Meyers der Mehrzahl nach ab. „Sumpf" und „wasserreiche Niederung" dienen dem Indogerganen wohl zur Benennung von Örtlichkeiten, nicht aber Begriffe, wie „Lohn", „Schweiss", „verstümmelt", „vermuten" u. dgl. An dieser Klippe scheitert das Indogermanentum obiger Namen, wobei es ja natürlich immerhin möglich ist, dass einzelne derselben von angesiedelten Indogermanen herrühren, seien es Griechen, seien es Eranier. Das beweist aber für die grosse Masse der fraglichen Namen nichts. Im allgemeinen muss ich den methodologischen Satz aufstellen, dass bei Untersuchung von Ortsnamen neben den lautlichen Entsprechungen ebensosehr und vielleicht noch mehr die der Anschauungen nachgewiesen werden müssen, wenn aus ihnen ethnologische Schlüsse gezogen werden sollen. Dieser letztere Punkt wird fast stets vernachlässigt, ein Umstand, der mit einer allgemeinen Krankheit der Sprachwissenschaft zusammen-

hängt, sofern man viel zu einseitig, und in den letzten Jahren noch mehr, als früher, die lautlichen Verhältnisse ins Auge fast.

Meyer sucht nun zwar das Indogermanentum der obigen Namen auch durch den Nachweis, dass die in ihnen verwandten Suffixe indogermanisch seien, zu führen. Aber auch dieser Nachweis ist, wie ich glaube, nicht erbracht. Meyer weist in der Ortsnamenbildung folgende Suffixe auf: 1. -σσος (-σσα) und -σος (-σα); 2. -νδα (-νδος); 3. -δα (-δος); 4. -να (-νος); 5. -μος (-μα); 6. -ρα (-ρος); 7. -λα (-λος); 8. -κος (-κα); 9. -τα (-τος); 10. -ζα; 11. -βα; 12. -πα; 13. -ουα und -υα; 14. -γος (-γον). Hiermit vergleicht er nun eine Anzahl indogermanischer Suffixe, wie skr. *-na* (*-āna*, *-ina*), gr. -νος (-ηνός, -ινος), lat. *-nus* (*ānus*), slav. *-nŭ* (*-inŭ*); gr. -μος, slav. *-mŭ;* skr. *-ra* (*-ara*, *-vara*, *-ura*), gr. -ρος (-αρον, -ερος, -υρον), slav. *-rŭ* (*-arŭ*, *-erŭ*, *-orŭ*); skr. *-la* (*-ala*, *-āla*, *-ila*, *-ula*), gr. -λος (-αλον, -ηλός, -υλος, -ωλος); slav. *-lŭ* (*-alŭ*, *-ilo*, *-ilŭ*, *-olŭ*), lett. *-ls* (*-ůls*); skr. *-ka*, slav. *-kŭ;* gr. -τος, slav. *-tŭ;* slav. *-ba;* skr. *-va*). Aber grade bei den beiden Hauptsuffixen, denen die weitaus grösste Masse der Ortsnamen zufällt, bei -σσ- und -νδ-, versagt der Indogermanismus. Bezüglich des ersteren gesteht Meyer selbst (l. c. 178.): „. . . auch ich vermag aus den indog. Sprachen kein Suffix oder Wort nachzuweisen, mit dem sich -ασσος oder eine seiner Nebenarten unbedenklich identifizieren liesse", und bezüglich des zweiten ist er genötigt, nicht bloss auf gr. -νθος in Ἄκανθος, Κόρινθος, Πέρινθος, Ὄλυνθος, Ζάκυνθος; ἄκανθα, μάρανθος, φάλανθος, ἐρέβινθος, τερέβινθος (τέρμινθος), μήρινθος, βόλινθος, αἴγινθος, κήρινθος, ὑάκινθος, sondern auch auf gr. ἔνθα, lat. *inde*, *unde*, slav. *tądu*, *tądě*, altpreuss. *stwendau* zu rekurrieren. In letzteren Formen ist das -θ (*-d*) doch wohl ein altes Kasussuffix und daher zur Vergleichung nicht geeignet, aber auch die griechischen Formen auf -νθος beweisen nichts. Abgesehen von einzelnen derselben, die Komposita aus indog. Material zu sein scheinen, also ein Suffix -νθος gar nicht enthalten, entbehren die übrigen sämtlich einer klaren indogermanischen Ableitung und sind wohl, gleich den Ortsnamen Κόρινθος etc., vor-

griechischen Ursprunges. In letzterem Falle mögen sie immerhin mit dem vorderasiatischen -νδ- zusammenhängen, beweisen dann aber natürlich nichts für den indogermanischen Ursprung eben dieses -νδ-. Somit versagt also grade für die Hauptmasse der vorderasiatischen Namen, die auf -σσ- und -νδ-, der Indogermanismus, uud dieser Thatsache gegenüber will auch die scheinbare Übereinstimmung der Suffixe mit *-n-*, *-m-*, *-r-*, *-l-*, *-k-*, *-t-* nicht viel sagen, denn grade diese Laute dienen weit über den Bereich des indogermanischen Sprachstammes hinaus zur Bildung von Suffixen und tragen gar nichts spezifisch Indogermanisches an sich.

Eine Hauptstütze für das angebliche Indogermanentum der Karer ist bisher der Name der Stadt Ἀλάβανδα gewesen, von der Stephanus von Byzanz (cf. de Lagarde, Ges. Abh. 269.) sagt sie sei ein κτίσμα Καρὸς . . . τοῦ κληθέντος Ἀλαβάνδου, ὅ ἐστι κατὰ τὴν Καρῶν φωνὴν ἱππόνικος· ἄλα γὰρ τὸν ἵππον, βάνδα δὲ τὴν νίκην καλοῦσιν. Letzteren Satz bestätigt Stephanus dann weiter noch unter Ὑλλούαλα, wo er sagt, ἄλα οἱ Κᾶρες τὸν ἵππον ἔλεγον. Diesen Glossen fügt dann de Lagarde die Erklärung bei: „ἄλα setze ich = skr. *arva* . . . ., dessen *v* verschwunden ist, wie in den [kurz vorher von ihm besprochenen] kappadokischen Wörtern. Zu βανδα vergleiche ich pers. *band* in *dêwband* „Dämonenbändiger". ἀλάβανδα wäre bis auf den Accent genau ein indisches *arvabandha*, das allerdings nicht vorhanden ist." Dieser Erklärung stimmt Georg Meyer (Bezzenbergers Beitr. X, 155 sq.) bei.

So einleuchtend aber dieselbe auch erscheinen mag, zwingend ist sie in keiner Weise. Gesetzt auch, alle obigen Angaben des Stephanus seien richtig, so folgt daraus doch nichts. Denn wer steht uns dafür, dass nicht die fraglichen Wörter aus dem Eranischen in das Karische eingedrungen sein, wie wir ähnlichen Eindringlingen weiter unten in den angeblich lydischen Sprachresten begegnen werden? Da die eranischen Phryger (cf. oben pag. 29.) so gut Nachbarn der Karer, wie der Lyder waren, so konnten natürlich von ihnen aus so gut eranische Elemente in die Sprache jener eindringen, wie

in die dieser. Angesichts der so zahlreichen Ortsnamen Kariens, die eine indogermanische Etymologie durchaus nicht zulassen, würde dieser einzige indogermanischa nichts beweisen.

Aber es ist auch keineswegs so sicher, ob man die Angaben des Stephanus so ohne weiteres als richtig hinzunehmen habe. Für feststehende Thatsache halte ich zunächst nur, dass es einen Ortsnamen Ἀλάβανδα und einen ebensolchen Ὑλλούαλα gab. Dass in letzterem ein *ala* „Pferd" stecke, ist aus mehreren Gründen sehr unwahrscheinlich. Ortsnamen, wie „Rossberg, Rossbach" u. dgl. tragen wohl das indogermanische Gepräge an sich, von dem ich oben (pag. 54.) sprach, aber dass ein Ortsname auf „-ross" endigen solle, ist mir nicht glaublich. Dazu kommt weiter, dass ein Suffix *-ala* in den Ortsnamen unseres Gebietes ein ganz gewöhnliches ist. Georg Meyer (l. c. 184.) führt an aus Karien selbst Δαίδαλα, Πάσσαλα, Σώβαλα, Ἀλίμαλα; aus Lydien Γάβαλα, Σάταλα, Τάβαλα; aus Lykien Τράβαλα; aus Kappadokien Σίαλα, Σάταλα, *Ozzala*, Κάρμαλα; aus Pontus Πίαλα; aus Galatien Δανάλα; aus Phrygien Καύαλα. Dass von diesen zahlreichen Bildungen unser Ὑλλούαλα zu trennen sei, das ist doch mehr als unwahrscheinlich. Ebenso aber liegt die Sache bei Ἀλάβανδα. Georg Meyer (l. c. 156.) gesteht selber zu, dass man gegen die Erklärung des Stephanus den Einwand erheben könne, „dass ανδα Suffix sein müsse, weil es . . . . in einer Anzahl karischer Städtenamen in gleicher Funktion erscheint." Meyer selbst hält freilich diesen Einwand für hinfällig, aber, wie ich glaube, nicht mit Recht. Die zahlreichen Namen auf -ανδα findet man oben (pag. 45.) zusammengestellt. Sieht man einen solchen auch in Ἀλάβανδα, so würde dies auf einen Stamm *Ἄλαβα führen. Grade dieses Suffix -βα aber findet sich nun auch sonst wieder in den Ortsnamen unseres Gebietes. So haben wir in Karien Κασόλαβα, Μέσσαβα, Κάνδηβα, Τένδηβα; in Galatien *Magaba;* in Paphlagonien Θάριβα; in Lykien Κάνδυβα (Georg Meyer l. c. 188). Das alles macht es doch höchst wahrscheinlich, dass auch in Ἀλάβανδα eine lediglich suffixale Bildung, kein Kompositum, vorliege und dass die

Zurückführung auf ἄλα „Ross“ und βάνδα „Sieg“ lediglich Volksetymologie sei. Ein karisches Wort ἄλα „Pferd“ mag immerhin existirt haben, das glaube auch ich, ohne dass ich darin freilich einen Verwandten mit skr. *arva* zu erblicken vermag. Aus diesem ἄλα und dem eranischen Lehnwort βάνδα „Sieg“ leitete man sich dann einen mythischen Eponymus Ἀλαβάνδης oder Ἀλάβανδος „Ἱππόνικος“ ab, auf den man den Stadtnamen zurückführte. Das Gleiche gilt natürlich auch für die ebenfalls karischen Ortsnamen Ὕβανδα und Μούσβανδα (Georg Meyer l. c. 156.). Auch diese leiten sich auf *Ὕβα und *Μοῦσβα zurück, und einen „Schweinesieger“ und „Mäusesieger“ wird man schwerlich in ihnen sehen wollen.

Selbst eine dritte Möglichkeit der Erklärung für des Stephanus Angaben liesse sich noch finden. Es könnte das ἱππόνικος auf einem Missverständnis für ἱππωνικός beruhen, einem von ἱππών „Poststation“ abgeleiteten Adjektiv. Dann wäre also kar. ἄλα „ἵππος“, *ἄλαβα „ἱππών“, ἀλάβανδα „ἱππωνικός“, und ein selbständiges Wort βάνδα wäre gar nicht in dem Worte enthalten, wobei es immerhin möglich bleibt, dass man in Karien ein eranisches Lehnwort βάνδα „Sieg“ kannte, welches Stephanus in seinem missverstandenen Worte suchte. Mir selbst ist von diesen drei Möglichkeiten die mittlere die wahrscheinlichste. Jedenfalls aber ist die Glosse als Beweis für das Indogermanentum der Karier nicht zu verwenden.

Alles in allem muss ich also meinen völligen Unglauben an den Indogermanismus unserer vorderasiatischen Ortsnamen bekennen. Da sie aber, was der erste Blick lehrt, auch semitisch nicht sind, so wird Kiepert (Lehrb. d. alt. Geogr. 73. Anm. 3.) wohl recht haben, wenn er sie „auf eine den arischen und semitischen Einwanderungen vorangegangene Bevölkerungsschicht“ zurückführt. In dieser vorsemitischen und vorindogermanischen Bevölkerungsschicht nun sehe ich Stammverwandte der Pelasger, als deren Ausgangspunkt sich nach dem oben (pag. 46.) Gesagten also das südliche Kleinasien ergeben würde.

Eine weitere Frage würde nun die sein, ob sich in den

anderweit erhaltenen Sprachresten dieser Gegenden noch derartige nachweisen lassen, die als pelasgisch in Anspruch genommen werden müssten. Solcher Sprachreste giebt es ja verschiedene, für Lykien eine nicht ganz unbeträchtliche Anzahl von Inschriften, für Karien eine grössere Menge Personennamen, gesammelt von Haussoullier (Bulletin de Corréspondance hellénique IV, 315 sqq.), für das Lydische eine Reihe von Personennamen, so wie etliche Glossen, zuletzt zusammengestellt von de Lagarde (Gesamm. Schriften 270 sqq.).

Es ist an sich nicht notwendig, dass in diesen Sprachresten irgendwie pelasgische Formen erhalten seien, denn in Vorderasien sind von alten Zeiten her die Völker mächtig durch einander gewogt. Ganz abgesehen von der griechischen Kolonisation und der persischen Eroberung, die doch sprachlich gewiss auch ihre Spuren hinterlassen haben, so werden uns auch in den einzelnen Gebietsteilen von den Alten mehrere verschiedene Völker genannt, so für Lykien die Solymer und Lykier, für Karien die Leleger und Karer, für Lydien die Mäonier und Lyder. Solange nicht die Identität dieser je zwei Völker mit einander bestimmt nachgewiesen ist, hat man, glaube ich, ebenso wenig ein Recht, sie für identisch zu halten, wie etwa die Gallier und die Franken oder die Britten und die Angelsachsen, und es könnten somit immerhin die uns erhaltenen Sprachreste jener Gegenden einem anderen Volke, als die Ortsnamen, angehören und brauchten keineswegs pelasgisch zu sein.

In bezug auf die Sprache der lykischen Inschriften hat Mor. Schmidt (The Lycian Inscriptions VII.) die Ansicht aufgestellt, „that the Lycians belonged to the great Indoeuropean family, and especially that their language shows the greatest affinity to the Arian branch of this family". Das hat Fr. Müller (Or. u. Occ. II, 743.) mit guten Gründen bestritten und gemeint, dass das Lykische mit den indogermanischen Sprachen vielleicht entfernt verwandt sei. Aber auch das glaube ich abweisen zu müssen. Wenn dies „entfernt verwandt" nichts anderes bedeuten soll, als dass die Sprachen in ihrem morpho-

logischen Bau ähnlich seien, dann ist es richtig, denn so gut, wie z. B. das Etruskische, zeigt auch das Lykische suffixalen Bau, gleich den indogermanischen Sprachen. Wenn der Ausdruck aber sich auf materielle Verwandtschaft und genealogischen Zusammenhang beziehen soll, dann halte ich ihn für falsch. Diese Art der Verwandtschaft folgt aus der Ähnlichkeit des morphologischen Baues keineswegs, in Wortschatz und Grammatik aber vermag ich sie ebensowenig zu entdecken. Eine Sprache, in der *tideimi* „Sohn", *lada* „Gattin" bedeutet und in der Formen, wie *asavusala*, *zzimazi*, *mahinaza*, *une*, *tohes*, vielleicht auch *ddedi*, *vasaza*, *mertemehi*, weitere Verwandtschaftswörter sind, (Mor. Schmidt, Neue lykische Studien passim) ist in ihrem Wortschatze bestimmt nicht indogermanisch.

Nun könnte allerdings ja die Sprache, wie sich deren verschiedene finden, in der Weise eine Mischsprache sein, dass zwar in den Sprachschatz eine grosse Menge fremder Elemente Eingang gefunden hätte, die Flexion aber indogermanisch wäre, ein Verhältnis, wie es umgekehrt z. B. im Etruskischen vorliegt. Aber auch dies muss ich in Abrede stellen. Zunächst ist schon deshalb ein solches Verhältnis wenig wahrscheinlich, weil grade die lykischen Verwandtschaftsnamen alle völlig unindogermanisch sind, diese aber bekanntlich mit der Flexion immer gleicher Herkunft zu sein pflegen. Aber auch die Flexion selbst scheint mir Einsprache gegen den Indogermanismus zu erheben. Denn ich vermag in einer Deklination (cf. Mor. Schmidt, Neue lyk. Stud. 17 sq.)

	Sing.	Plur.
Nom.	*lada*	?
Gen.	?	?
Dat.	*lade*	*lada*
Acc.	*ladu* (*-da*)	?

absolut nichts Indogermanisches zu erkennen. Ich sehe hier nur Flexion nach anscheinend ähnlichem morphologischen Prinzip, wie bei den Indogermanen, aber keine materielle Verwandtschaft. Und eine solche erweisen meines Erachtens auch nicht die Genetive auf *-h* und die Dative auf *-je* (Mor.

Schmidt, The Lycian Inscriptions Pl. C.). Diese lassen sich ja allenfalls unter Anwendung etlicher Kunst mit den entsprechenden indogermanischen Kasusendungen zusammenbringen, aber irgend etwas Zwingendes haben diese Zusammenbringungen durchaus nicht, ja sie lösen sich angesichts der obigen Flexion in Schein und Zufall auf. Und überdies stimmt der Genetiv auf *-h* ebensogut und noch besser zum Etruskischen. Um ihn aus dem Indogermanischen herzuleiten, müsste man, wie es ja auch geschehen ist, das *h* als aus *s* entstanden ansehen. Das ist ja an sich sehr möglich, aber unter derselben Annahme stimmt eben dieser Genetiv auch zu dem oben (pag. 31 sq.) behandelten etruskischen auf *-śi*, *-ś*, der uns in unserer Lemnos-Inschrift in der Form *-zi*, *-z* begegnete. Ich vermag also auch in der lykischen Flexion nichts Indogermanisches zu finden.

Und ebenso unindogermanisch, wie die Verwandtschaftswörter und die Flexion, sind auch die lykischen Personennamen. Ihrer ist eine ziemliche Anzahl überliefert, sowohl in den Inschriften lykischer Zunge, wie in den griechischen Inschriften Lykiens. Namen, (ich nenne absichtlich die grăcisierten Formen) wie Ἐλμιδαύας, Ἐρευά (fem.), Ἐρηάσας, Ἐρωαροῦδος, Ἑρμένδαδις, Ἔρμουνδις, Κινδάνυβος, Κράγος, Μενέμυδις, Μλαῦσις, Μάλλισις, Ὀπραμόας, Ὀσσύβας, Πόρματις (Πυρίματις), Πυβιάλης, Σερίσαλος, Τλώς, Τρακόνδας, Τρεβέλυσις, Τούβερις, sind so wenig indogermanisch, wie die obigen Verwandtschaftswörter. Zwar finden sich in den überlieferten Namen auch manche von klärlich indogermanischer Bildungsweise, wie Ἐλευθώ, Κυβερνίσκος, Ἀπολλωνίδας, aber ihrer sind wenige und sie sind zweifellos aus dem Griechischen herübergenommen. Es ist ja möglich, dass etymologische Kunst auch aus jenen anderen Namen indogermanische Bildungen zu gewinnen wissen wird, aber die Produkte werden von der Art sein, wie sie so oft bei der etymologischen Behandlung des Etruskischen zu erleiden gewesen sind.

Überdies lässt sich der Nachweis führen, dass die lykischen Personennamen mit den lykischen Ortsnamen aus ein

und derselben Sprache stammen, weil in einem ziemlich bedeutenden Teile derselben die gleichen Wortstämme wiederkehren, die in den Ortsnamen vorliegen. Da aber letztere sich als nichtindogermanisch herausstellten (oben pag. 58.), so sind es auch diese nicht. Die mit Ortsnamen gleichstämmigen Personennamen aber sind die folgenden:

Ἄβασις — Stadt *Habessus*;
Κινδάνυβος — Stadt Κάνδυβα;
Κράγος — Gebirge Κράγος, Stadt Κέραγον;
Πάταρος — Stadt Πάταρα;
Πίναρος — Stadt Πίναρα;
Σιδάριος — Stadt Σιδάκη;
Τρεβέλυσις — Städte Τρεβένδαι, Τράβαλα;
kiro — Stadt Κέραγον;
kodala — Städte Κάδύανδα, Κόνδυκα;
padrąma — Stadt Πάταρα;
semoti — Stadt Σίμημα;
siderija (= Σιδάριος) — Stadt Σιδάκη;
trbbu|*ini* — Stadt Τρεβένδαι, Τράβαλα.

Das ist eine genügende Anzahl von Formen, um die Gleichartigkeit der lykischen Personennamen mit den Ortsnamen nachzuweisen. Und da unter diesen letzteren, was besonders ins Gewicht fällt, mehrere mit dem *-nd*-Suffix gebildet sind, welches wir oben (pag. 58.) als ein altpelasgisches vermuteten, so würden sich damit auch die lykischen Personennamen als pelasgisch herausstellen. Daraus würde aber doch wohl weiter zu schliessen sein, dass auch das Lykische überhaupt dem pelasgischen Sprachstamme angehöre.

Wenden wir uns jetzt weiter zum Karischen, so haben wir es hier hauptsächlich mit den Personennamen zu thun.

Diese karischen Personennamen nun zeigen, wie so eben entsprechend die lykischen, eine unzweifelhafte Verwandtschaft mit den karischen Ortsnamen. Unter den 106 Personennamen, welche Haussoullier (Bull. de Corr. hellén. IV, 316 sq.) gesammelt hat, haben die folgenden Ortsnamen gleichen Stammes neben sich:

Ἀνδάρσωδος — Stadt Ἄνδανον;
Ἀράϊσσις — Insel Ἀράφεια;
Ἄρλισσις, Ἀρλίωμος — Örtlichkeit Ἀρλαῖα bei Pedasa;
Ἑκατόμνως — Stadt Ἑκατησία;
Ἰδάγυγος — Stadt Ἰδάρνη;
Ἰδύβλησις — Stadt Ἴδυμα, Fluss Ἴδυμος;
Ἰμβάρηλδος, Ἴμβαρις, Ἴμβρασις — Kastell Ἴμβρος;
Καλαβώτης — Fluss Κάλβις;
Κανδαύλης — Kastell Κάνδασα;
Καράμας — Insel Καρύανδα;
Κάσβωλλις — Ort Κασόλαβα;
Κόλωλδος — Stadt Κόλουρα;
Κυάρεμος — Stadt Κύαρδα;
Κυάτβης — Stadt Κύον;
Λατάρσης — Gebirge Λάτμος;
Παργίστας — Ethnikon Παργασής;
Πέλαρμος — Stadt Πέλεια;
Πίγρης — Demos Πίγινδα;
Σάμασσις, Σαμώυος — Städte Σάμος und Σαμυλία;
Σάσσωμος — Kastell Σάσανδα;
Τένδεσσις — Stadt Τένδηβα;
Τύμνης — Städte Τύμνος und Τυμνησσός.

Das sind also 26 Namen, nahezu ein Viertel der Haussoullierschen Sammlung, welche mit Ortsnamen Kariens gleichstämmig sind. Der Prozentsatz ist gross genug, um den Schluss zu rechtfertigen, dass die karischen Orts- und Personennamen ein und derselben Sprache angehören, somit auch die Ortsnamen karischer Sprache sind. Da aber unter diesen Ortsnamen, welche mit den Personennamen gleichstämmig sind, sich die Formen Κάνδασα, Τυμνησσός; Καρύανδα, Κύανδα, Πίγινδα, Σάσανδα finden, also Bildungen mit den charakteristischen Suffixen -(*s*)*s*- und -(*n*)*d*-, die wir oben als pelasgisch in Anspruch nahmen, so würden sich damit auch die Karer als zum Pelasgerstamme gehörig ergeben.

Weiter aber lässt sich nun auch die Zusammengehörigkeit der Karer mit den Lykiern sprachlich nachweisen, und

da letztere oben (pag. 62.) als Pelasger sich ergaben, so würden also auch von dieser Seite her die Karer als Pelasger gestützt, wie auch sie ihrerseits wieder die Lykier als solche stützten.

Diese Übereinstimmung zeigt sich zunächst in den Personennamen. Da die Übereinstimmung der karischen und lykischen Ortsnamen mit einander bereits oben (pag. 48 sq.) nachgewiesen ist und soeben sich weiter ergeben hat, dass sowohl die karischen, wie die lykischen Personennamen derselben Sprache angehören, wie die Ortsnamen, so war es von vorn herein wahrscheinlich, dass auch die karischen Personennamen zu den lykischen stimmen würden. Und so ist es denn auch in der That, und zwar zeigt sich die Übereinstimmung sowohl in den Stämmen, wie in den Suffixen.

So entsprechen sich in den Stämmen:

kar. Ἑκατόμνως, lyk. Ἐκατόμνας, *ekatamla;*

kar. Ἔρμαπις, lyk. Ἐρμακότας, Ἑρμανδειμάσιος, Ἑρμασάλας, Ἑρμένδαδις, Ἑρμοῦνδις, *erumenuni;*

kar. Κόνδμαλος, Κονδο . . ., lyk. Κινδάνυβος, *kodala;*

kar. Μόηννος, lyk. Μόννεσις;

kar. Ὄσλος, Ὀάτατις, lyk. *ovatisi;*

kar. Ὀσέας, lyk. Ὀσσύβας;

kar. Πιξώδαρος, lyk. Πιξώδαρος (Πισέδαρος), *pixedara;*

kar. Πίρωμις, lyk. Πύρις, Πυρίματις, *porihimetiti;*

kar. Σάμασσις, Σαμώυος, lyk. *semoti;*

kar. Σαρύσσωλλος, lyk. Σερίσαλος;

kar. Τοβόρορος, lyk. Τούβερις.

Und wie hier die Stämme, so stimmen auch die Suffixe. Die karischen Personennamen zeigen als die am meisten charakteristischen Suffixe die mit *-ll-*, resp. *-l-* gebildeten, welche sich finden in den Namen Ἀκταύσσωλλος, Θύσσωλος, Μαύσσωλλος, Παραύσσωλλος, Πονύσσωλλος, Σαρύσσωλλος, Ὕσσωλος; Ἰβάνωλλις, Κάτβωλλις; Ἀρίδωλις; Βρώλης, Σεσώλης, Τρυώλης. Die Parallele von kar. Σαρύσσωλλος und lyk. Σερίσαλος zeigt, dass wir das dem kar. -ωλλος entsprechende Suffix als lyk. -αλος zu erwarten haben, und so haben wir nun in der That die lykischen Namen *kodala*, Δαίδαλος, Ἑρμασάλας,

Πυβιάλης, Τραύαλα, bei welchen letzteren die Verschiedenheit der Floxionsendung natürlich auf Rechnung der Griechen kommt. Weitere lykische Namen mit *-l*-Suffixen sind *attaleos*, *ekatamla*, *χi̯tla*, [*χ*]*odrehila* (Κυδρῆλος).

Fernere Suffixübereinstimmungen sind:

kar. Κυάρεμος, Ἀρλίωμος, lyk. *api̯nutama*, *zaḥama*, *hąpruma* (od. = *mi*), *tąpeima*, *ddapząma*, *hriχąma*, *padrąma*, *piχąma*, Ἐρύμας;

kar. Λύγδαμις, Κυτβέλημις, Πανάβλημις, Πίρωμις, lyk. *dderijemi*, *χezrimi*, *esedeplumi*, *haprumi* (od. *-ma*);

kar. Παρεύδιγος, Σπαρεύδιγος, lyk. Κράγος;

kar. Συασκύρεβος, Τούνοβος, lyk. Μονιδάβη, Κινδάνυβος (*χi̯tenobi*), Ὀσσύβας.

Es giebt der suffixalen Übereinstimmungen noch viel mehr, aber ich begnüge mich mit den vorstehenden, weil dieselben am wenigsten in Verdacht kommen können, indogermanisch zu sein und daher besonders geeignet sind, einmal die Zusammengehörigkeit des Karischen und Lykischen darzuthun, andrerseits den indogermanischen Charakter dieser Sprache abzuweisen.

Wie man sieht, ist die Zahl der im Stamme übereinstimmenden karischen und lykischen Personennamen eine ziemliche beträchtliche. Zu ihnen gesellen sich aber, den Beweis verstärkend, noch eine weitere Anzahl von Fällen, in denen karische Personennamen lykische Ortsnamen von gleichem Stamme neben sich haben und umgekehrt.

So haben wir folgende karische Personen- neben lykischen Ortsnamen:

kar. Ἄρσηλις, lyk. Ἄρσαδα;

kar. Ἀρύασσις, lyk. Ἀρύκανδα;

kar. Ἰδάγυγος, Ἰδύβλησις, lyk. Ἰδεβησσός;

kar. Κανδαύλης, lyk. Κάνδυβα;

kar. Καράμας, lyk. Καρμυλησσός;

kar. Κονδμάλας, lyk. Κόνδυκα;

kar. Κυάρεμος, lyk. Κεύαρος;

kar. Σιδύλημις, lyk. Σιδακη;

kar. Τύμνης, lyk. Τύμηνα.

Umgekehrt stehen folgende karische Orts- neben lykischen Personennamen:

kar. Ἁρμακόδωκα, lyk. Ἑρμακότας;
kar. Δαίδαλα, lyk. Δαίδαλος;
kar. Ἔριζα, lyk. Ἐρεύα, *erimi̯noha;*
kar. Ἴονδα, lyk. *ijamara;*
kar. Κάπριμα, lyk. *hąpruma;*
kar. Κινδύη, lyk. Κινδάνυβος (*χi̯tenobi*);
kar. Κόδαπα, lyk. Κυδρῆλος ([χ]*odrehila*);
kar. Κοζάνατα, lyk. *χzzobezi;*
kar. Κόρσυμος, lyk. *χezrimi;*
kar. Κώραζα, lyk. *χorijuna;*
kar. Λάβαρα, Λάβρανδα, lyk. Λαπάρης (*lapara*);
kar. Μασανώραδα, Μασσωνεύς, lyk. *mazakoata;*
kar. Μέσσαβα, lyk. *mizo, mizpetijehe;*
kar. Μύνδος, lyk. Μονιδαβη;
kar. Πάταλος, lyk. Παταρος, *padrąma;*
kar. Πίγινδα, lyk. *pi̯ąma, pi̯edara* (Πιξώδαρος);
kar. Πίσιλις, Πισύη, lyk. *pizibidi, pizziti;*
kar. Πύρινδος, lyk. Πύρις, Πυρίματις (*porihimetiti*), Πόρματις,
kar. Σάμος, lyk. *semoti;*
kar. Τάρβανα (Τρύβανα), lyk. Τρεβέλυσις, *trbbu|ini;*
kar. Ταρκόνδαρα, lyk. Τρακόνδας;
kar. Τέρμερα (Τέλμερα), lyk. Τρεμίλης.

Es ist bei den vorstehenden Listen, die übrigens auf Vollständigkeit keinen Anspruch machen, genau und aus denselben Gründen, wie oben (pag. 49 sq.), nicht mit voller lautgesetzlicher Strenge verfahren. Sollte aber auch wirklich ein Teil dieser Vergleichungen zu streichen sein, es bleibt immer noch eine so reichliche Anzahl übrig, dass man die Zusammengehörigkeit der Karer und Lykier darauf hin mit voller Sicherheit aussprechen kann.

Für diese Zusammengehörigkeit spricht dann auch weiter noch eine Lauterscheinung, die so singulärer Art ist, dass

man ihr wohl eine hohe Beweiskraft beilegen darf. Unter den karischen Personennamen zeigen zweie, Κβονδίασσις und Κβώδης (Haussoullier l. c. 316.), den eigentümlichen Anlaut *κβ*. Dieser selbe Anlaut aber zeigt sich nun in einer Anzahl von Formen der lykischen Inschriften, nämlich *kbatra*, *kbi*, *kbiho*, *kbijehi*, *kbijehis*, *kbijehedi*, *kbijuti*, *kbisẓituta* (Mor. Schmidt, Neue lyk. Stud. 33 sq.), und damit ist dann wohl die Zusammengehörigkeit beider Sprachen gesichert. Sind aber die Lykier, wie sich oben ergab, Pelasger, dann sind es also die Karier auch.

Drittens endlich hatten wir die Lyder auf ihre Zugehörigkeit zu den Pelasgern zu prüfen.

Die von ihnen überlieferten Sprachreste bieten ein sehr buntes Bild. Semitische, eranische und griechische Formen mischen sich in ihnen, daneben aber scheint auch ein Bestandteil vorzuliegen, der nichts von alledem ist.

Als semitisch sind von de Lagarde (Ges. Abh. 270.) in Anspruch genommen die Personennamen Μυάττης, Σαδυάττης, Ἀλυάττης, weil in ihnen der Gottesname Ἄττης nach semitischer Weise den zweiten Theil der Zusammensetzung bilde. Das ist richtig, aber es lässt sich auch der Nachweis führen, dass die Bestandteile dieser Komposition selbst semitische Wörter sind. So haben wir in Ἀλυάττης ohne Zweifel אל „Herr", so dass der Name bedeutet „der Herr ist Attes"; so ist Σαδυάττης von סד „mächtig machen" (cf. Schrader, Assyr.-babyl. Keilinschr. 379. s. v. סדד) anzuschliessen, also „mächtig macht Attes"; so steckt in Μυ- doch wohl eine Partizipialbildung mit מ von היה, älter הוה „sein", von dem ja auch יהוה herkommt, so dass es also hiesse „der seiende (= ewig) ist Attes." Form und Inhalt dieser Namen ist so semitisch, wie nur irgend möglich.

„Andere lydische Wörter sind ebenso deutlich eranisch" sagt bereits de Lagarde (l. c.), und auch dies ist völlig richtig. Als eranisch nimmt er, unter Vergleichung von Sanskrit-, baktrischen und armenischen Wörtern, die folgenden in Anspruch: σάρδις „Jahr", zu skr. *çarad*, baktr. *çaredha*, arm.

ṣard; λάβρυς „Beil" zu neupers. *lōr;* βάσανος „Probierstein", zu skr. *pāšāna;* πάνδουρος „τρίχορδον", zu arm. *pandirn;* παραμηνη „ἡ τῶν θεῶν μοῖρα", zu skr. *parimānā;* κανδαύλης „κυλλοπνίκτης", zu arm. *ḳeldavl* „πνίγων, ἀπάγχων"; βασάρα „χιτὼν διονυσιακός", zu baktr. *vareça,* arm. *vaṛs.* Von diesen Vergleichungen würden alle die zu beseitigen sein, die sich lediglich auf das Armenische stützen. Denn das Armenische wird jetzt seines rein europäischen Vokalismus halber mit Recht nicht mehr zu den eranischen Sprachen gerechnet. Abzuziehen wären also πάνδουρος und κανδαύλης; unsicher scheint mir von den anderen auch λάβρυς. Aber βάσανος, παραμήνη, βασάρα und insbesondere σάρδις scheinen wirklich eranisch zu sein, zu denen sich vielleicht noch πάλμυς „βασιλεύς" gesellt, sofern es zu skr. *pāla* „Hüter, Beschützer" gehören kann.

Für griechisch halte ich unter den lydischen Sprachresten vor allem τάργανον, mag nun „ὄζος" oder, wie Heinsius und Salmasius gewollt haben, „ὄξος" die richtige Bedeutung sein. Das Wort ist in seiner Form durchaus griechisch, und bei Plato findet sich οἶνος τεταργανωμένος, was doch kaum in Verdacht kommen kann, lydisch zu sein.

Unter den Hesychius-Glossen befinden sich zwei, die im ersten Augenblicke von ganz besonderer Wichtigkeit zu sein scheinen, sofern sie kurze Sätzchen enthalten und somit nicht bloss lexikalisches, sondern auch grammatisches Material bieten und dadurch in etwas die fehlenden Inschriften zu ersetzen geeignet sein würden. Es sind dies die beiden Glossen:

βασκεπικρολεα· πλησίον ἐξεθόαζε. Λυδιστί.

βαστιζακρολεα· θᾶσσον ἔρχου· Λυδιστί.

Leider sind bei Mor. Schmidt (kl. Ausg.) beide durch das † als de scriptura suspectae bezeichnet, was ihren Werth wieder etwas verringert.

Diese beiden Glossen scheinen bei oberflächlicher Betrachtung Verwandtschaft des Lydischen mit dem Etruskischen zu verraten. Die erste Glosse soll, dem ἐξεθόαζε zufolge, ein Präteritum enthalten, und da stellt sich das βασκε aufs schönste zu den etruskischen Präteriten *turce, svalce* etc.

(Mü.-De. Etr. II ², 504 sqq.). Von demselben Verb könnte dann der durch ἔρχου glossierte Imperativ in βαστι liegen. Die beiden Komparative hätten wir weiter in πικρολεα und ζακρολεα zu suchen, die sich in πικρολ-εα und ζακρολ-εα zerlegen liessen. In πικρολ und ζακρολ lägen dann Adjektiva vor von der Bildungsweise der etruskischen Formen *cemul*, *lescul* (Mü.-De. Etr. II ², 444.), und das -εα könnte Komparativsuffix sein.

Ich habe diese Analyse nicht zurückhalten wollen, weil sie so recht geeignet ist, das Trügerische der bei der Entzifferung der etruskischen Inschriften neuerdings angewandten Methode zu beleuchten. Denn die ganzen schönen Koinzidenzen sind Schein, in Wirklichkeit sind die Glossen griechisch. Sie sind zu zerlegen in:

βάσκ' ἔπι κρολέα;
βάς τι ζακρολέα.

Schon de Lagarde (Ges. Abh. 271.) fragt an, ob dieselben nicht zu dem βάσκε in Aesch. Pers. 664. gehören möchten. Aber auch Hesychius selbst bietet die weiteren Glossen βάσκε· πορεύου; βάσκον· χῶρον (i. e. ἐχώρουν); βάσκου· πορεύου, und bei Homer ist ja die Verbindung βάσκ' ἴθι gleichfalls zweimal (Il. 2, 8; 8, 399.) belegt. Aber Homer hat auch ἐπιβάσκειν (Il. 2, 234.). Diesem letzteren nun, welches an der genannten Stelle kausativ gebraucht ist, gehört unser βάσκ' ἔπι zu. Es ist natürlich gleich ἐπέβασκε, und das ἐπί entspricht hier in der Bedeutung dem ἐξ des ἐξεθόαζε, beide Formen heissen also „er brachte heran". In dem βάς der zweiten Glosse aber sehe ich einen nach der Analogie von θές und δός gebildeten Imperativ Aor. II. von βαίνω, der, sich zu βῆθι verhält, wie hom. βᾶτην, ὑπέρβᾶσαν zu ἐβήτην, ὑπερέβησαν. Das κρολέα aber wird als griechisch erwiesen durch die Glosse des Hesychius κρολίαζε· πλησίαζε θᾶττον. Es ist der adverbial gebrauchte neutrale Plural von einem Singular κρολής (weniger wahrscheinlich κρολύς), vor welchen in ζακρολέα das steigernde ζα- gesetzt ist, wie in hom. ζαμενής, ζατρεφής, ζαφλεγής, ζαχρηής. Das dann zwischen βάς und ζακρολέα noch übrig bleibende τι ist das bekannte homerische „ein wenig", wie es

vorliegt z. B. in οὔτε τι λίην und in Verbindung mit anderen Adverben, hier bei uns also mit dem Adverb ζακρολέα. Unsere Glosse heisst also wörtlich: „gehe ein wenig sehr beschleunigt.“ Es stellt sich somit nicht nur heraus, dass unsere Glossen griechisch, sondern auch, dass sie richtig überliefert sind und das † bei Mor. Schmidt gestrichen werden kann.

So finden wir also unter den lydischen Sprachresten in der That semitische, eranische und griechische Wörter. Aber sie alle sind Lehngut. Semitisch sind nur die Königsnamen. Diese können einer semitischen Dynastie angehören oder vielleicht gar nur durch Verschwägerung mit einer solchen in die lydische Dynastie geraten sein und beweisen dafür, dass die Lyder Semiten oder auch nur ein Mischvolk mit Semiten gewesen seien, gar nichts.

Ebenso wenig beweisen die eranischen Bestandteile. Für ihr Eindringen in das Lydische liegt sogar eine doppelte Möglichkeit vor. Sie können eine Folge der persischen Eroberung sein, aber auch von dem eranisch redenden Phrygien (cf. oben pag. 29.) aus importiert sein. Mir persönlich ist letzteres wahrscheinlicher, weil Stephanus von Byzanz sagt, τὸν Ἕρμωνα Λυδοὶ Ἄδραμυν καλοῦσι φρυγιστί, hier also ein Hinübernehmen phrygischer Worte ins Lydische ausdrücklich bezeugt ist.

Die griechischen Bestandteile sind selbstverständlich aus Ionien gekommen.

Neben allen diesen fremden Bestandteilen finden sich nun aber unter den Glossen auch solche, welche keiner der genannten drei Sprachen anzugehören scheinen und somit wohl das eigentlich einheimische Sprachgut repräsentieren. Solcher einheimischen Formen scheinen mir zu sein:

κοαλδδεῖν Λυδοὶ τὸν βασιλέα Hesychius;

τεγοῦν Λυδοὶ τὸν λῃστήν Hesychius.

Erstere bezeichnet Mor. Schmidt (Hes. kleine Ausgabe) durch das † als de scriptura suspecta und will de Lagarde (Ges. Abh. 273.) als aus πάλμυν (oben pag. 68.) verderbt ansehen, indem ΔΔ leicht aus M entstanden sein könne. Gewiss; aber dennoch kann ich ihm nicht beipflichten. Doppeltes δ

ist im Lykischen ganz gewöhnlich, sogar im Anlaut (cf. Mor. Schmidt, Neue lyk. Stud. 18.), und nun schon anderweit Verwandtschaft zwischen Lykisch und Lydisch wahrscheinlich wird (cf. oben pag. 46.), ist gerade dies δδ einerseits gewiss richtig überliefert, andererseits eben ein Beweis für die genannte Verwandtschaft. Und da auch Karisch und Lydisch sich ebendort als vermuthlich verwandt herausstellen, so ist wegen der Lautgruppe λδ auch auf die karischen Personen auf -λδος zu verweisen, Ἰμβάρηλδος; Κτούβολδος; Κόλωλδος, Ὕσσωλδος, . . σπέδωλδος, . . . ωλδος (Haussoullier, Bull. de Corr. hell. IV, 318.). Das die Form κοαλδδεῖν (und ebenso auch τεγοῦν) schliessende -ν ist natürlich griechische Flexion. Die dann verbleibende Endung ει aber ist wieder echt lykisch. Wir finden sie, in lykischer Schrift ΛΕ, in dem Verzeichniss bei Mor. Schmidt (l. c. 91.) an elf verschiedenen Wörtern.

Eine häufige lykische Endung aber ist auch -χu, in lykischer Schrift ΨΨ, welche bei Mor. Schmidt (l. c. 121.) an sieben verschiedenen Wörtern erscheint. Diese finde ich, da lyk. Ψ auch das γ repräsentiert, in τεγοῦν wieder. Beide Formen sehen in lykischer Schrift, als ΚΟΡΛΔΔΛΕ und ΤΛΨΨ, so lykisch wie möglich aus und sind eben deshalb, wie ich meine, für echt lydisch und damit dann das Lydische für noch verwandt mit dem Lykischen zu halten.

Die Zahl der lydischen Personennamen ist leider nicht gross genug, um aus ihnen die Zugehörigkeit der Lyder zu den Lykiern und Karern zu erweisen, aber dieser Mangel kann einigermassen ausgeglichen werden durch die lydischen Ortsnamen.

Denn wenn sich der Nachweis erbringen lässt, dass die lydischen Ortsnamen karische und lykische gleichstämmige Personennamen neben sich haben, dann ist damit nachgewiesen, dass auch die Lyder sprachlich mit Karern und Lykiern zusammengehören. Jenes Verhältniss liegt aber in der That vor. Neben folgenden lydischen Ortsnamen finden sich karische und lykische Personennamen gleiches Stammes:

lyd. Ἄραρα, kar. Ἀραΐσσις;
lyd. Ἄρομα, kar. Ἀρύασσις, lyk. Ἀρμαλαγίμιος;
lyd. Βρίουλσ, kar. Βρώλης;
lyd. Δαδαλεῖς, lyk. Δαίδαλος;
lyd. Θυεσσός, kar. Θύσσος, Θύσσωλλος;
lyd. Καλάνδος, kar. Καλαβώτης;
lyd. Κύαλος, kar. Κυάρεμος, Κυάτβης;
lyd. Κώρυκος, lyk. *χorijuna;*
lyd. Λύγδαμον, kar. Λύγδαμις;
lyd. Ὄανος, kar. Ὄαλος, Ὀάτατις, lyk. *ovatisi;*
lyd. Πάρκαλλα, kar. Παργίστας;
lyd. Σίπυλος, lyk. *sepozi;*
lyd. Τάβαλα, kar. Τοβόρορος.

Auch hier einzelnes abgezogen, so bleibt doch immerhin genug für den obigen Nachweis übrig.

Damit hat sich uns denn die enge Verwandtschaft des Lykischen, Karischen und Lydischen klärlich ergeben, womit es durchaus in Einklang steht, wenn die Alten (Herod. I, 171; cf. dazu de Lagarde, Ges. Abh. 266., und Georg Meyer in Bezzenbergers Beiträgen X, 152.) die Karer und Lyder (und ebenso die Myser, was gleichfalls richtig) als verwandt hinstellen. Und noch eins hat die vorstehende Untersuchung, wie ich meine, mit voller Sicherheit dargethan, dass es nämlich in Vorderasien eine Völkerschicht gegeben hat, die weder semitisch, noch indogermanisch war und zu der eben die Lykier, Karer und Lyder gehörten.

Eine weitere Frage ist nun freilich die, ob diese Völker mit den Pelasgern in Griechenland und Etrurien zusammenhängen, oder ob wir etwa gar zwei solcher von einander unabhängigen Völkergruppen anzunehmen haben, die weder zu den Semiten, noch zu den Inaogermanen gehörten. An sich wäre das nicht unmöglich, denn dass es in Vorderasien dereinst noch verschiedene anderssprachige Völker gegeben habe ausser den beiden grossen Sprachstämmen, zeigen uns die Meder und die Akkado-Sumerier. Beide sind bis jetzt mit Sicherheit keinem anderen Sprachstamme zugewiessn, — an

die Zugehörigkeit zum ural-altaischen glaube ich nicht, — scheinen aber auch weder unter sich, noch mit den Lykiern oder Karern oder Lydern verwandt zu sein. Bei einer solchen Sachlage wäre es also an sich auch keineswegs nötig, dass zwischen diesen letztgenannten Völkern und den Pelasgern irgend ein Zusammenhang bestände.

Ja, betrachtet man die Verwandtschaftswörter, die uns bei den Lykiern und den Etruskern, welche ja nunmehr als Pelasger sich ergeben haben, erhalten sind, so scheint die Annahme einer solchen Verwandtschaft sich zu verbieten. Denn lyk. *tideimi* „Sohn" und *lada* „Gattin" vermag keine etymologische Kunst mit etr. *clan* „Sohn" und *puia* „Gattin" zu vereinigen. Aber dennoch ist, wie ich glaube, die Verwandtschaft beider Sprachen möglich. Es könnten Lykier und Etrusker sehr wohl zweien verschiedenen Zweigen des Pelasgerstammes angehören, und es brauchten die Verwandtschaftswörter bei beiden Zweigen, die ja immerhin die am weitesten von einander entfernten Glieder der Kette sein könnten, nicht notwendig zu stimmen, so gut, wie z. B. lett. *tehws* „Vater", *mahse* „Schwester", *meita* „Tochter" mit skr. *pitā* „Vater", *svāsā* „Schwester", *duhitā* „Tochter" nicht stimmt und beide Sprachen dennoch verwandt sind. Für die Entscheidung dieser Frage würde es von grossem Belang sein, wenn es gelänge, die karischen oder lykischen oder lydischen Zahlwörter aufzufinden, um diese dann mit den ja ziemlich vollständig bekannten etruskischen vergleichen zu können.

Vielleicht, dass auch eine vergleichende Analyse der lykischen und etruskischen Wortbildung und Flexion zum Ziele führte, aber ich weiss nicht, ob dafür wohl schon jetzt die Zeit gekommen ist, und habe geglaubt, lieber auf eine solche für jetzt noch verzichten zu sollen.

Das, was sich also bis jetzt ergäbe, würde folgendes sein: Die Sprachen der Pelasger auf Lemnos und der Etrusker sind nahe verwandt mit einander. Damit würden also die Angaben der Alten über die Nationalität der letzteren bestätigt und gewinnt auch ihre weitere Angabe, die Tyrrhener seien aus

Lydien gekommen, an Glaubwürdigkeit. Diese Glaubwürdigkeit wird erhöht durch die Thatsache, dass sowohl in den pelasgischen Gegenden, wie auch in Lydien und den angrenzenden Provinzen Kleinasiens sich die eigentümlichen Ortsnamen auf *-(n)d-* und *-(s)s-* fanden. Diese ergaben sich als weder semitisch, noch indogermanisch. Als weder semitisch, noch indogermanisch stellten sich dann, abgesehen von einzelnen Lehnwörtern, auch die unter sich und mit jenen Ortsnamen verwandten Sprachen von Lykien, Karien und Lydien heraus. Eine Verwandtschaft dieser letzteren mit dem Pelasgisch-Etruskischen lässt sich nach dem Gesagten mit grosser Wahrscheinlichkeit vermuten, obwohl sich zur Zeit der direkte Beweis hierfür noch nicht führen lässt. Es stellt sich also als letztes Resultat die dereinstige Existenz eines grossen weithin verbreiteten selbständigen pelasgischen Sprachstammes heraus, dessen am weitesten nach Westen vorgerückter Zweig die Etrusker waren.

Bezüglich des Weges, auf dem die Etrusker nach Italien gelangt seien, stehen sich bekanntlich zwei Ansichten gegenüber. Die eine, im ganzen die ältere, nimmt an, dass die Tyrsener zur See nach Italien gekommen seien, die andere, neuerdings insbesondere von Helbig vertreten, sieht die Etrusker als von Norden gekommen an, also natürlich auf dem Landwege. Diese letztere Ansicht darf man zur Zeit wohl als die herrschende bezeichnen, so dass Helbig (Italiker in der Poebene 100.) mit Recht sagen konnte: „Andrerseits ist es, abgesehen von vereinzelten Gelehrten, die der Methode und den Resultaten der modernen Forschung ferner stehen, allseitig anerkannt, dass die Etrusker aus dem Norden in die Apennin-Halbinsel einwanderten.“ Auch ich selbst habe auf Grund der sogenannten nordetruskischen Inschriften mich dieser Ansicht angeschlossen (cf. Pauli, altit. Fo. I, 130 sq.).

Für die Entscheidung dieser Frage ist der Nachweis, dass auf Lemnos dereinst Verwandte der Etrusker sassen, zwar nicht ganz ohne Belang, aber doch auch nicht zu einer endgültigen Lösung ausreichend. Die lemnischen Pelasger führen ja zunächst auf Attika und weiterhin Böotien zurück (O. Crusius

Beitr. z. griech. Myth. 7 sq.), und es würde sich nun doch vor allem die Frage erheben, auf welchem Wege die festländischen Pelasger in jene Gegenden gekommen seien. In bezug auf diesen Punkt ist die oben (pag. 48.) konstatierte Thatsache von Wichtigkeit, dass in den Ortsnamen, die als pelasgisch in Anspruch genommen wurden, zwischen Makedonien und Thessalien eine Grenzlinie liegt, sofern nördlich dieser Linie das Ortsnamensuffix, welches in Vorderasien als *-nd-* erscheint, verschwunden ist, südlich derselben aber, also in allen griechischen Landschaften, wieder auftritt, aber in der abweichenden Gestalt *-nθ-* (cf. pag. 48.). Daraus wird man, wie ich glaube, den Schluss ziehen müssen, dass diese südlichen Pelasger nicht unmittelbar mit jenen nördlichen in Zusammenhang stehen, sondern einem anderen Zweige dieses Volkes angehören. Hieraus aber würde doch wohl die weitere Folgerung zu ziehen sein, dass die Einwanderungsroute beider Zweige nicht die gleiche gewesen sei. Nun aber sind die makedonischen Pelasger zweifellos auf dem Landwege von Thrakien her, die thrakischen aber aus den nördlichen Landschaften Kleinasiens eingewandert, welche ihrerseits wieder von den südlichen Landschaften aus besiedelt wurden (cf. oben pag. 46 sq.).

Diesen Weg also würden die Pelasger des griechischen Gebietes nicht gegangen sein, dann aber bliebe für sie doch wohl nur der Seeweg übrig. Und nun beachte man das Verbreitungsgebiet der oben als pelasgisch in Anspruch genommenen Namen! Bei Halikarnassos beginnend, ziehen sie sich über die Inseln Lebinthos, Naxos, Paros, Prepesinthos nach dem Peloponnes hinüber in einer sehr deutlich hervortretenden Kette, die schwerlich anders denn als eine Marschroute aufgefasst werden kann. Nun ist es an sich zwar möglich, dass die Richtung dieser Route von Griechenland nach Asien gegangen sei, aber, da die vorstehenden Erwägungen uns für die griechischen Pelasger den Seeweg von Asien her wahrscheinlich gemacht haben, so liegt es doch viel näher, diesen Weg eben in der angegebenen Asien und Griechenland verbindenden Linie über die Inseln zu suchen. Nehmen wir

dies an, dann erklärt sich auch das weitere Verbreitungsgebiet der Pelasger mit grosser Einfachheit und Klarheit. Von den genannten Kykladen aus wurde einerseits Malea besetzt, ging andrerseits der Zug nach Argolis und Korinth weiter. Von hier aus ergoss sich ein Strom den Nordrand des Peloponnes entlang durch Achaia und Elis bis nach Zakynthos, ein anderer ging hinüber zu den ozolischen Lokrern und nach Phokis, von hier aus einerseits nach Thessalien und Creston, andererseits nach Böotien und Attika. Von hier aus führte dann der Weg weiter über Euboea und Skyros, teils nach Lemnos, Imbros, Samothrake und dem Südrande der Propontis (Plakia, Skylake), teils nach Lesbos und der Troas (Antandros).

Wenn diese Annahmen richtig sind, dann sehen wir, den Angaben der Alten entsprechend, in den Pelasgern oder Tyrsenern in der That ein Seevolk vor uns, und es wäre an sich sehr wohl möglich, dass sie, nachdem sie einmal bis Zakynthos vorgedrungen, nun auch weiter zu Schiffe um die Südspitze Italiens herum nach Etrurien gelangt seien. Aber dieser Annahme stehen doch andere Erwägungen entgegen. Abgesehen davon, dass wir nicht wissen, ob die Etrusker nun grade dem griechischen Zweige der Pelasger angehören (das θ in *arn*θ, *lar*θ etc. entscheidet nichts, denn im Etruskischen sind die Aspiraten vielfach aus den Medien hervorgegangen), so ist es zunächst doch sehr wahrscheinlich, dass, wie Helbig dargelegt hat (cf. Italiker in der Poebene 99 sqq.), grade durch sie die Entwicklung der Pfahldörfer der Italiker unterbrochen sei. Das aber kann nur durch einen Einfall von Norden her geschehen sein.

Auf einen Einfall von Norden deuten ferner die Thursen der germanischen Mythologie, in denen Jac. Grimm gesehen hat, wie ich glaube, mit Recht, die Etrusker, deren Kämpfe mit den Germanen, wie so oft ähnliche Kämpfe, in der Form von Kämpfen mit Dämonen Eingang in mythologische Sage gefunden haben. Wenn aber solche Kämpfe dereinst stattgefunden haben, so müssen die Etrusker zu jener Zeit Nachbarn der Germanen gewesen sein, und das kann nur nördlich oder nordöstlich von Italien der Fall gewesen.

Dazu kommt endlich, dass ich selbst (altit. Fo. I, 96 sqq.) noch inschriftliche Reste von in den Alpen zurückgebliebenen Etruskern in der Gegend um Sondrio herum zu finden geglaubt habe. Nun hat allerdings Deecke (Gött. gel. Anz. 1886, 62.) dagegen Einwendungen erhoben, die vielleicht richtig sein mögen und jedenfalls noch eine weitere Prüfung der Sache erheischen, aber, auch diesen Punkt beiseite gelassen, so bleibt doch auch ohne das immer noch genügender Grund zu der Annahme, dass die Etrusker von Norden nach Italien gekommen seien.

Ist somit die Auffindung unserer Inschrift für die Frage, ob die Etrusker auf dem Land- oder Seewege nach Italien gekommen seien, nicht von Bedeutung, wenngleich aus anderen Gründen Wahrscheinlichkeit für den Landweg vorzuliegen scheint, so ist sie doch für eine andere Frage entscheidend gewesen, ich meine die nach der genealogischen Stellung des Etruskischen. Denn wenn sich uns im Vorstehenden die Angaben der Alten in bezug auf die Existenz tyrrhenischer Pelasger, sowohl in Lemnos, wie in Etrurien, als zuverlässig ergeben, dann wird man doch auch ihren weiteren Angaben bezüglich dieses Volkstammes mit einem günstigen Vorurteil entgegenkommen müssen. Diese ihre Angaben abergehen bekanntlich dahin, dass die Tyrrhener aus Lydien gekommen seien.

Nun wir dieselben Tyrrhener, wie in Etrurien, eben durch unsere Inschrift auf Lemnos nachgewiesen sehen, gewinnt die Sache in der That ein verändertes Ansehen zu gunsten dieser Angabe, und die Sache scheint doch nicht ganz so sehr Fabel zu sein, wie Helbig (Annali 1884, 154.) gemeint hat.

Wenn aber wirklich die Etrusker aus Lydien gekommen sind, dann sind sie den Italikern stammfremd und der alte Dionysius hat recht. Angesichts der durch unsere Inschrift gegebenen neuen Thatsache (ich verweise dabei aber ausdrücklich auf die Reserve oben pag. 41.) würden wohl selbst die bisherigen Vertreter der Ansicht, dass die Etrusker Italiker, resp. die nächsten Verwandten der Römer seien, diese ihre Ansicht nicht aufrecht erhalten wollen.

Auch die weitere Frage, ob denn nun die Lyder und somit die Etrusker nicht einem anderen Zweige der Indogermanen angehören, ist durch die vorstehende Untersuchung bereits beantwortet.

Und unter dem Gesichtspunkt der durch unsere Inschrift neu geschaffenen Sachlage gewinnen nun auch noch weitere Momente an Beweiskraft, denen man bisher für sich allein dieselben nicht recht zuzustehen geneigt sein konnte; ich meine die schon von Otto Müller (Etr. II ^{2}, 204 sqq.) hervorgehobene Ähnlichkeit zwischen der etruskischen und der vorderasiatischen Musik und die unzweifelhaft vorhandenen Beziehungen zwischen der Konstruktion der Gräber in Etrurien einer-, in Vorderasien andererseits. Bindseil hat in seiner trefflichen Programmabhandlung über „Die Gräber der Etrusker" (Schneidemühl, 1881.) bereits auf mehrfache Punkte dieser Art hingewiesen, so auf die Eingangsschächte der Gräber, welche sich in Phrygien wiederfinden (l. c. 18.), auf die blinden Thüren, wie sie auch an den Felsengräbern Phrygiens und Lykiens gefunden werden (l. c. 20.), so auf die Ähnlichkeit des von dem älteren Plinius beschriebenen Porsenagrabes mit dem des Alyattes in Lydien (l. c. 26 sqq.), wobei noch besonders zu beachten, dass ein Labyrinth, wie das des Porsenagrabes, grade auch auf Lemnos gewesen sein soll. Das sind eine Reihe der auffälligsten Beziehungen, die für sich allein allerdings nur eine geringe Beweiskraft haben würden, weil sie ebenso gut auf kulturgeschichtlichen, als auf ethnographischen Zusammenhang zurückgeführt werden könnten, die aber im Lichte unserer Inschrift doch wohl für letzteren zu sprechen scheinen.

Es erübrigt jetzt nur noch die Frage, durch welches Ereignis denn etwa die Etrusker, wenn sie, wie auch ich glaube, auf dem Landwege, also von Norden, nach Italien gelangt seien, zu dem Aufbruch aus ihren früheren Sitzen veranlasst worden seien. Helbig (Italiker in der Poebene 100.) hat die Ansicht ausgesprochen, „dass dasselbe Völkergeschiebe, welches den Anlass zur dorischen Wanderung gab, auch die Etrusker nach dem Süden vorwärts drängte." Das ist auch mir sehr wahr-

scheinlich, von welchen Völkern aber dieses Geschiebe ausging, ob etwa von den Illyriern oder den Kelten oder den Germanen, das wird noch näherer Untersuchung bedürfen, die indes zu umfangreich ist, um an diesem Orte angestellt werden zu können.

Nach allen den vorstehenden Darlegungen wird sich also das ethnographische Ergebnis bezüglich der Pelasger folgendermassen gestalten: Die ältesten Sitze, so weit wir verfolgen können, der weder zu den Semiten, noch zu den Indogermanen gehörenden Pelasger sind die südlichen Landschaften von Kleinasien. Von hier aus gingen zwei Wanderungen nach verschiedenen Richtungen. Der eine zog sich etwa von Karien quer durch das ägäische Meer über die Kykladen nach der Küste des Peloponnes und verbreitete sich von da südlich bis Malea, westlich bis Zakynthos, nördlich bis Thessalien und rückwandernd in östlicher Richtung nach Lemnos und den benachbarten Inseln, so wie dem Südrande der Propontis (cf. das Nähere hierüber oben pag. 75 sq.). Der zweite Zug ging etwa von Lydien aus, durch die nördlichen Landschaften Kleinasiens und Thrakien bis Makedonien (cf. oben pag. 46. 75.). In umgekehrter Richtung mit dieser Wanderung ging die eranische, welche, von Persien ausgehend, durch Skythien, Sarmatien (Skythen und Sarmaten sind von Müllenhoff in den Monatsberichten der Berliner Akademie 1866, 549 sqq.) endgültig als Eranier nachgewiesen), und weiter dann durch Thrakien hindurch in die nördlichen Teile von Kleinasien bis nach Phrygien und Mysien sich ergoss. In Thrakien und den Nordprovinzen Kleinasiens mischten sich also Pelasger und Eranier, eine Thatsache, die für Mysien durch des Strabo Notiz, τὴν τῶν Μυσῶν διάλεκτον μιξολύδιόν πως (d. i. pelasgisch) εἶναι καὶ μιξοφρύγιον (d. i. eranisch), ausdrücklich bezeugt wird. Und dass selbst bis nach Lydien hin eranische Worte von Phrygien aus vordrangen, haben wir oben (pag. 67 sq. 70.) bereits festgestellt. Zu diesen zweiten um die Donau sitzenden Pelasgern nun gehörten wahrscheinlich die Etrusker, welche, gedrängt von nachrückenden Völkern vermutlich illyrischen Stammes, sich etwa von Dacien aus durch Pannonien und

Noricum über die Alpen nach Oberitalien ergossen, ein Weg, der kurz genug ist.

Ich halte die vorstehenden Resultate nicht etwa für endgültige, sondern gebe dieselben unter allem Vorbehalt. Andererseits aber schien es mir doch aus mancherlei naheliegenden Gründen wünschenswert, aus der Lemnos-Inschrift die etwaigen Konsequenzen zu ziehen und den Faden aufzuweisen, der uns möglicherweise aus dem Labyrinth der Etruskerfrage herauszuführen im stande wäre.

Um meine provisorischen Resultate zu endgültigen zu machen, dazu bedürfte es zunächst noch weiteren inschriftlichen Materials, wie es wohl nur durch Ausgrabungen zu gewinnen wäre. Diese Ausgrabungen würden vor allem in Lemnos, Imbros und Samothrake einer-, in Lydien und Karien andrerseits anzustellen sein, eine würdige Aufgabe für einen Schliemann. Ausserdem aber würde noch eine erneute und in alle Einzelheiten eingehende Untersuchung der Ethnographie Kleinasiens anzustellen sein, sowohl auf Grund der Nachrichten bei den alten Schriftstellern, wie der Sprachreste. Und schliesslich würde noch erübrigen, zwischen dem Etruskischen und den in Frage kommenden kleinasiatischen Sprachen die Koinzidenzpunkte aufzusuchen in ähnlicher Weise, wie es in vorliegender Arbeit zwischen dem Etruskischen und unserer Lemnos-Inschrift geschehen ist.

Sollten sich aber alsdann die obigen Resultate in endgültige wandeln, dann wären endlich die Etrusker aus ihrer bisherigen ethnographischen Vereinzelung herausgetreten und in einen grossen, weithinverbreiteten prähistorischen, selbständig neben Semiten und Indogermanen stehenden Sprachstamm eingereiht, und das Rätsel hätte aufgehört, ein solches zu sein.

Gegenüber der neuesten Phase in der Etruskologie wäre das immerhin ein nicht unbeträchtlicher Gewinn, obgleich auch dann noch bis zur Entzifferung der etruskischen Inschriften ein weiter, weiter Weg wäre. Aber es wäre doch für später einmal vielleicht die Möglichkeit dazu gegeben. Und diese Möglichkeit der Entzifferung würde sich dann natürlich auch

auf unsere Lemnos-Inschrift erstrecken, die ich, abgesehen von einzelnen Formen, wie *-m* „und, *morinail* und vielleicht *aviz* (cf. oben pag. 32 sq.), zur Zeit für eben so unentzifferbar halte, wie den Cippus perusinus oder die Bleiplatte von Magliano, falls sie echt ist, weshalb ich in einen solchen Versuch für unsere Inschrift auch gar nicht eingetreten bin. Bevor wir nicht eine längere Bilinguis haben, sei es eine lateinisch-etruskische aus Etrurien oder eine griechisch-pelasgische von Lemnos, Imbros oder Samothrake, bleiben alle solche Versuche müssig und wertlose etymologische Spielereien.

Es ist hier das erste Mal, dass ich über die ethnographische Stellung der Etrusker mich positiv äussere. Ich habe das bisher absichtlich vermieden, weil für mich der anderen Ortes (Philol. Rundschau II, 794.) von mir ausgesprochene Satz, „dass die Zeit überhaupt noch nicht gekommen sei, etwas Positives über die Verwandtschaft des Etruskischen auszusagen", und dass man sich einstweilen mit der Negative zu begnügen habe, welche dahin gehe, dass das Etruskische weder italisch, noch überhaupt indogermanisch sei, bisher noch in keiner Weise erschüttert war, ein Satz übrigens, den trotz seiner, wie mir scheint, völligen Klarheit Gustav Meyer nicht verstanden hat (cf. Philol. Anzeiger XII, 550.). Oder hält er etwa den letzten Satz der citierten Stelle für positiv?

Vielleicht ist übrigens auch jetzt noch dieses mein Heraustreten aus der Reserve ein verfrühtes. Aber andrerseits glaubte ich doch nicht zögern zu sollen, die Folgerungen, die sich mir aus der Lemnos-Inschrift zu ergeben schienen, einmal versuchsweise zu ziehen und weiterer Prüfung zu unterbreiten. Stellen sie sich als unhaltbar heraus, nun, so war es eben auch jetzt noch zu früh, und der von mir eingeschlagene Weg war ein Irrweg. Da es aber wenigstens ein bis jetzt von niemandem betretener Weg war, so glaubte ich doch ihn einschlagen und versuchen zu sollen, ob er nicht vielleicht zum Ziele führe. Den Mut, zu irren, habe auch ich, aber den Vorwurf, etymologische Taschenspielerei zu treiben, möchte ich mir wenigstens ersparen.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

Im gleichen Verlag ist im Jahr 1885 erschienen:

Die Inschriften

nordetruskischen Alphabets

von

Dr. **Carl Pauli.**

VIII, 131 Seiten gr. 8. mit 7 lith. Tafeln.

Preis 9 Mark.

Seit Mommsen seine Abhandlung über „die nordetruskischen Alphabete" (Zürich 1853) veröffentlichte, sind 32 Jahre vergangen. In diesem langen Zeitraum hat sich das Material verdreifacht, so dass es geboten erschien, an eine neue Behandlung desselben heranzutreten. In vorstehend angekündigtem Buch hat der Verfasser sich dieser Arbeit unterzogen und das Thema in folgenden vier Abschnitten so erschöpfend behandelt, wie es das erweiterte Material und die vorgeschrittene Kenntnis der Dialekte und Sprachen des alten Italiens erheischen, ohne dabei die auf diesem immer noch schwankenden Gebiet notwendige Umsicht und Vorsicht ausser Augen zu lassen.

I. **Das Material.** Dasselbe wird in geographischer Anordnung aufgeführt und abgebildet. Es besteht aus 99 Nummern auf 7 lith. Tafeln.

II. **Die Schrift.** Es werden vier Alphabete unterschieden, nach dem Mittelpunkt ihrer Verbreitung als die von Este, Bozen, Sondrio und Lugano bezeichnet.

III. Die Sprache. Untersuchungen über dieselbe werden hier zum erstenmal angestellt und die Inschriften als teilweise keltische, teils etruskische, diejenigen des Este-Alphabets aber als den Venetern und somit dem illyrischen Sprachstamm angehörend bestimmt.

IV. Die Zeitbestimmung. Die Untersuchungen des Verfassers ergeben, dass die Inschriften dem 2. und 3. vorchristlichen Jahrhundert angehören und keinenfalls älter sind.

Mehr oder minder ausführliche Besprechungen des Werkes erschienen in der *„Revue critique“* (von Bréal), in den *„Göttinger gelehrten Anzeigen“* (von Deecke), in der Brochüre *„Die Urbevölkerung Tirols“*, von Fr. Stolz (Innsbruck 1886).

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ
007000023215

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ

Leipzig,
Druck von Metzger & Wittig.

ΑΚΑΔΗΜΙΑ ΑΘΗΝΩΝ